

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

REVUE CANADIENNE

REVUE
CANADIENNE

“RELIGIONI, PATRIÆ, ARTIBUS”

TROISIÈME SÉRIE

TOME TROISIÈME

(XXVI^e DE LA COLLECTION)



MONTREAL
BUREAU DE LA "REVUE CANADIENNE."

1890

LES LETTRES, LES SCIENCES ET LES ARTS AU MOYEN AGE.

L'empire romain d'Occident inauguré, 25 ans avant notre ère, par Auguste, victorieux, finit en 475 ; il avait duré 500 ans. L'empire romain d'Orient, fondé, en 330, par Constantin qui transféra, de Rome à Byzance, le siège impérial, finit en 1453 ; il avait duré 1123 ans. On a donné le nom de moyen âge à la période de 977 ans comprise entre la fin du premier de ces deux empires et celle du second.

Les adversaires de l'Eglise se sont plu à représenter cette période comme un temps de profondes ténèbres intellectuelles, de superstitions grossières et d'ignorance complète. Cependant, quoique troublés incessamment par les invasions des barbares et par des guerres, ces vieux siècles catholiques ont été le berceau de la civilisation dont nous jouissons.

Les causes du déclin des lettres, pendant une partie du moyen âge, sont presque identiques à celles qui amenèrent la dissolution de l'empire d'Occident. Cette puissance sans égale dans l'histoire du monde, implantée au centre de l'Europe et, de là, s'étendant d'une part sur l'Asie, de l'autre sur le nord de l'Afrique, devait cependant avoir le sort de toutes les sociétés qui, lorsque leurs institutions sont perverties par les rivalités d'ambitions et leurs mœurs corrompues par la luxure, s'écroulent sous le poids des vices régnants dans la vie publique et dans la vie privée. Les Germains et les hordes du nord avaient toujours été les plus formidables ennemis de Rome. Les Goths et les Vandales d'Alaric, de Genséric, d'Attila et de Totila qui reprit aux Grecs presque toute l'Italie, semblent avoir été poussés par le même esprit qui, plusieurs siècles auparavant, avait amené Brennus et ses Gaulois sous les murs de Rome.

Tant que Rome fut le siège de l'empire, les invasions des hommes du nord furent arrêtées à chaque tentative, et ces envahisseurs refoulés, dans leurs régions glaciales, par les légions d'Adrien, de Marc-Aurèle, ou de Septime-Sévère. Mais dès que Constantin a transféré le siège du gouvernement à Constantinople l'empire d'Augustule est voué à la destruction. Les Francs, les Goths, les Vandales, les Visigoths, les Ostrogoths, les Alains, les Huns, les Lombards, les Danois et les Normands se précipitent comme des torrents sur les plus belles et les plus riches contrées de l'Europe. Rien ne peut leur résister ; ils ne laissent que des ruines derrière eux, et, pendant plus de deux siècles, ils ne font qu'œuvres de pillage et de destruction.

Du Ve au VIIe siècle les invasions ne cessent pas. Les premiers arrivés des barbares ne prennent pas possession du sol ; après avoir pillé les habitants, ils marchent en avant, et, sur leurs pas, suivent successivement des tribus non moins destructrices. Cette marée montante plonge l'Europe dans la barbarie pendant plusieurs siècles. C'est seulement lorsque les migrations s'arrêtent que les différentes peuplades émigrées du nord commencent à se fixer dans les contrées de l'Europe, qu'elles ont jusqu'alors parcourues en les ravageant.

Les Normands, non seulement ruinent les campagnes et les villes, mais encore détruisent les bibliothèques et abattent ou mutilent les monuments ; rien n'est sacré pour eux. Cependant, par exception, Attila épargne Rome à la prière du pape Léon-le-Grand ; Totila, qui met Rome à sac vers le milieu du VIe siècle, respecte le monastère du Mont-Cassin, où vivait encore Benoit son fondateur ; plus tard les Lombards font main basse sur cet asile de la piété et du savoir.

Telle est la perturbation de l'Europe ; telle est la confusion de la société ; telle est la misère générale, sauf parmi les Juifs, que, vers le commencement du Xe siècle, on appréhende la fin du monde. Ce triste et déplorable état qui dure depuis 500 ans se prolonge jusqu'à la fin du siècle.

L'Europe dut traverser cette longue série d'épreuves avant de se reconnaître et de s'habituer au nouvel ordre de choses engendré par des convulsions sociales et politiques sans égales dans l'histoire.

Au milieu des agitations et des bouleversements perpétuels, on n'a guère le temps de cultiver les arts. La nécessité de la défense matérielle l'emporte naturellement sur les loisirs de l'étude. On

n'étudie plus, on n'écrit pas non plus ; les bibliothèques détruites par le pillage et par le feu, les livres sont devenus si rares, qu'une princesse d'Anjou échangea, dit-on, cent moutons et quatre-vingts boisseaux de blé contre un livre de piété.

Non seulement des dynasties nouvelles s'élèvent sur les ruines des anciennes institutions, mais encore une race nouvelle peuple l'Europe, et y apporte une autre religion, d'autres mœurs, d'autres coutumes, d'autres lois, et soumet à la plus dure dépendance ce qui reste de la population indigène.

Les hommes du nord s'emparent du sol de la chrétienté, mais il ne subjugent pas l'esprit du christianisme ; il souple pendant le fort de la tempête, mais il lui résiste. Dès qu'il se fait une accalmie, le christianisme se redresse plus vivace qu'auparavant, et, grâce à la puissance civilisatrice que Dieu lui a départie à jamais, il est bientôt le conquérant des barbares qui comptaient l'avoir anéanti.

Après la conversion des barbares à la foi, le christianisme a encore la tâche d'adoucir peu à peu leur férocité, de policer leurs mœurs, de les instruire, en un mot de les civiliser. Il faut de la sagesse et du temps pour mener à bout les grandes œuvres ; aussi est-ce en procédant de cette manière que le christianisme, l'Eglise catholique, préside au développement de la civilisation.

Le renversement de l'empire d'Occident par Odoacre et ses Hérules qui s'établissent en Italie, porte un coup terrible à littérature. Cependant, au milieu du bouleversement, quelques hommes ne négligent ni les sciences ni les lettres. Au VI^e siècle, Denis, surnommé le Petit, calcule, pour fixer le jour de Pâques, le cycle dyonisien ou grand cycle pascal, connu aussi sous l'appellation de cycle luminolaire, qui, en usage jusqu'au temps de Charlemagne, l'est encore avec de légères modifications. Vers la seconde moitié du même siècle, Grégoire de Tours, que nos érudits trouvent trop crédule, écrit son *Histoire des Francs* sans laquelle nous ne saurions probablement rien des premiers gestes de ce peuple. Dans le même temps, la langue latine brille sous la plume de Cassiodore, et sous celle de Boèce traducteur des œuvres de Pythagore, de Ptolémée, d'Euclide de Platon, d'Aristote et d'Archimède. De ces deux érudits, ministres de Théodoric-le-Grand qui avait absorbé le patriciat d'Odoacre, le premier meurt naturellement, le second est décapité ; la politique avait perdu le philosophe.

Vers le commencement du VII^e siècle, le pape Grégoire-le-Grand, à qui l'Eglise doit son rite grégorien, recherche les érudits, les pro-

tége, les envoie en mission chez les païens, et, grâce au savoir et au zèle des hommes qu'il choisit, le pape obtient la conversion des Lombards, des Goths et des Angles-Saxons.

Au VIII^e siècle, Jean de Damas ressuscite la dialectique d'Aristote, et Paulin d'Aquilée fait honneur à la poésie latine.

Mais en France la décadence des lettres est complète. Les discussions des maires du palais, l'invasion de la Neustrie par les Austrasiens portent le dernier coup à la civilisation renaissante. Après la victoire de Testry remportée par Pepin, son fils et successeur, Charles Martel, dégrade la Neustrie, frappe le clergé à cause de l'appui qu'il a prêté au derniers rois mérovingiens; les couvents, asiles de la science, sont livrés à une soldatesque ignorante. Jamais le flambeau des lettres ne fut si près de s'éteindre; Charles 1^{er} le fait briller de nouveau.

De la fin de ce siècle au commencement du Xe, c'est-à-dire pendant une période de 33 ans, Charlemagne protège constamment les lettres et leur donne un vigoureux essor dans son empire. Il réunit des savants, qu'il appelle de tous les pays de la chrétienté. D'abord, c'est Pierre de Pise qui enseigne à l'empereur la grammaire et le latin; puis, le moine anglais Alcuin, réputé pour son vaste savoir. Celui-ci, par ordre de Charles, fonde plusieurs écoles, entre autres, c'est au moins la tradition, l'Université de Paris, quoiqu'elle n'ait été constituée qu'en 1200 et n'ait reçu le nom d'Université avec de nombreux privilèges, que sous Louis IX, en 1228. Enfin Éginhard, secrétaire et gendre de l'empereur, puis son historien; historien bon courtisan et habile à expliquer l'origine dynastique de la seconde race.

L'œuvre civilisatrice de Charlemagne est continuée par ses deux successeurs immédiats, Louis 1^{er} et Charles II. Mais les divisions et les troubles qui suivent la mort de ce dernier en 877, ont une funeste influence sur le progrès des lettres dont ils interrompent la culture.

Le Xe siècle est considéré comme le moins cultivé du moyen âge. Les causes qui avaient amené ce déclin se perpétuaient depuis 500 ans. Déjà ravagée depuis des siècles, l'Europe est envahie par les Danois au nord, par les Normands au centre, par les Sarrasins au midi. Cependant, malgré l'incertitude des événements, plusieurs hommes s'illustrèrent dans les lettres et dans les sciences. En France, Frodoard, chanoine de Reims, chroniqueur contemporain des derniers Carolingiens et du règne de Hugues Capet; Gerbert,

ce fils de la rude Auvergne, l'homme le plus savant de tout le moyen âge, et qui sera pape sous le nom de Sylvestre II. En Allemagne, Luitprand, évêque de Crémone, auteur d'une Histoire d'Allemagne de 862 à 964, et de plusieurs autres ouvrages qui le placent au nombre des hommes les plus érudits de son temps. Et quoique les monastères soient menacés de dévastation, les religieux s'occupent à manuscire les œuvres des auteurs latins, Cicéron, Horace, Virgile ; manuscrits dont les Sarrasins détruisent un grand nombre, notamment en pillant un monastère près de Novare.

Avec le XI^e siècle s'ouvre une ère plus heureuse pour les lettres et pour les arts dont le progrès, s'il est parfois ralenti par les événements, ne sera plus interrompu.

On peut attribuer le réveil des lettres à cette époque aux pèlerins très nombreux, qui, en allant à Rome et à Jérusalem, s'arrêtent dans des villes où l'on cultive encore la littérature, et où ils entrent en contact avec des lettrés. Revenus dans leurs pays, les pèlerins font bénéficier les autres de ce qu'ils ont appris. Puis, vers la fin du siècle commencent, sous les auspices de la papauté, ces expéditions chevaleresques, les croisades, qui contribuent indirectement à l'amélioration des conditions politiques, sociales, économiques, commerciales et industrielles des nations de l'Europe ; elles contribuent aussi à l'avancement des lettres par le contact avec la civilisation des Grecs et des Sarrasins.

L'idée première des croisades appartient à Grégoire VII, ce grand pape si odieusement calomnié par des écrivains catholiques, tandis que des écrivains protestants le glorifient. "Grégoire, dit l'historien allemand Voigt, Grégoire fut l'Hercule du moyen âge, il enchaîna les monstres, écrasa l'hydre de la féodalité, sauva l'Europe de la barbarie, et ce qui est encore plus beau, il illustra la société chrétienne par ses vertus."

Si les lettres sont sur le point de disparaître au milieu des calamités du temps, l'Eglise recrute toujours des hommes de savoir pour conserver et pour accroître le trésor littéraire en y ajoutant les chefs d'œuvres de la Grèce et de Rome, qu'ils parviennent à retrouver.

Il n'est donc pas vrai que les vieux siècles chrétiens, tant décriés par les protestants et par les philosophes, aient été un âge d'ignorance entretenue par l'Eglise afin que les esprits, plongés dans les ténèbres, se repaissent de superstitions. Du Ve au Xe siècle, le rôle civilisateur appartient exclusivement à l'Eglise ; si, dans les cinq siècles suivants qui complètent la période du moyen âge,

l'Eglise trouve un coopérateur dans le pouvoir monarchique, elle réserve et garde ce qui est à Dieu, et laisse à César ce qui est à César. Mais César n'a jamais su se borner à jouir de sa part légitime ; à mesure qu'il s'est cru plus fort, il a voulu empiéter sur la part de Dieu. C'est pour cette seule et unique cause que l'Eglise, sans être jamais agressive, a dû se tenir constamment sur la défensive.

Deux institutions de l'Eglise, l'établissement de sa liturgie en langue latine et la fondation de ses ordres monastiques contribuent particulièrement à la conservation de la langue et des lettres latines. Ceux qui se destinent à l'état ecclésiastique doivent, au préalable, connaître le latin, puis se perfectionner dans l'étude de cette langue ; c'est ainsi qu'ils se familiarisent avec les auteurs anciens. Le latin, étant la langue de l'Eglise, est nécessairement la langue que le peuple doit étudier afin de profiter de l'enseignement que les prêtres lui donnent.

D'un autre côté, on ne saurait nier sans mauvaise foi, les précieux services des moines qui, loin du monde et de ses agitations, divisent leur vie entre la prière, l'étude et l'occupation de copier, en belle écriture, les chefs-d'œuvres grecs et latins, jusqu'au moment où ces copies sont reproduites et multipliées par l'imprimerie.

Ce sont en effet les moines du moyen âge qui sauvent de la destruction ce qu'on est convenu de considérer comme le précieux trésor de l'ancienne littérature classique. Cependant combien sont nombreux les lettrés modernes qui, affectant le dédain envers ces moines, les traitent de paresseux, d'oisifs, d'ignorants et de barbares, tout en puisant, dans leurs œuvres, l'érudition qu'ils s'approprient.

La femme remplacée par le christianisme, au moyen âge, dans la condition sociale d'où l'avait fait déchoir le paganisme, même dans les sociétés les plus policées de la Grèce et de Rome ; la femme contribue pour une grande part à l'œuvre de la civilisation et aux progrès des lettres.

Ce sont des femmes qui vainquent l'ignorance et la grossièreté des barbares et font entrer dans le sein du christianisme, la France, l'Angleterre, une partie de l'Allemagne, la Hongrie, la Bohême, la Lithuanie, la Pologne et la Russie.

L'heureuse influence de la femme s'étend également sur la littérature. Les femmes du moyen âge sentent qu'elles ne doivent pas rester indignes du respect enthousiaste et de l'espèce de culte dont les entoure la chevalerie. Dans les monastères, elles ne se consacrent pas seulement à la prière, elles se livrent à la science de

Dieu ; elles devancent les docteurs dans cette carrière ; elles sont aussi savantes et souvent plus subtiles qu'eux dans l'interprétation.

Les troubadours chantent l'heureux et beau climat de la Provence, et les yeux charmeurs des châtelaines, miroirs de la beauté et de l'éclat du ciel du midi. La poésie des trouvères s'empare de la chevalerie ; ses cérémonies, ses devoirs, ses aventures sont une mine où les poètes et les romanciers d'Outre-Loire puisent pour charmer les peuples, pour satisfaire à ce besoin d'émotions plus pures et plus élevées que n'en peut fournir la vie réelle. Combien était grand ce besoin à en juger par le nombre des conteurs d'aventures du roi Arthus et de ses chevaliers de la Table ronde, des enchantements de Merlin, qui se laissa prendre dans les filets de la fée Viviane, des exploits de Charlemagne et de ses pairs.

Du XI^e au XIII^e siècle, c'est le beau temps des troubadours et des trouvères, quoique ceux-ci n'aient fini qu'au XV^e. La chevalerie, hormis la vertu guerrière qu'elle ne perdit jamais ; la chevalerie perd, en se corrompant au foyer des châtelaines, la plupart de ses premières vertus. Alors à la place de la voix des poètes, on entend celle du peuple disant : "*Le loup blanc a mangié bonne chevalerie.*"

Des femmes, au moyen âge, sont si habiles dans les lettres qu'elles enseignent dans les Universités, par exemple, à celle de Bologne, la philosophie, le latin, le grec et l'hébreu ; d'autres femmes se livrent à la poésie et à la prose. Au XII^e siècle, Anne Comnène se console de ses déceptions politiques en étudiant les lettres, et en composant en vers, la "*Vie d'Alexis*", son père. Au XV^e siècle, Clémence Isaure, fonde les Jeux floraux à Toulouse, pour faire revivre la poésie provençale. Dans le même siècle, Christine de Pisan cherche l'oubli de ses malheurs en étudiant les lettres, et se distingue également dans la poésie, la prose et l'histoire.

Au XIV^e et au XV^e siècle sont non moins illustres à d'autres égards, Marguerite de Waldemar, reine de Suède, "qui joignait l'énergie d'un grand homme aux grâces et aux qualités de son sexe, et qui fit un seul royaume de la Suède, du Danemark et de Norvège" ; Jeanne d'Arc, qui, sous l'étendard de la sainte Vierge, chasse l'Anglais, rend la France au roi et le roi à la France ; Jeanne Laine, surnommée Hachette, qui arrête, devant les murs de Beauvais, la marche victorieuse du Bourguignon-le-Téméraire s'avancant sur Paris, et le force à rétrograder.

C'est l'opinion généralement admise, bien que controversée, contraire dont je m'autorise pour passer rapidement sur ce point.

c'est l'opinion généralement admise que les langues modernes, italienne, française, espagnole, anglaise, allemande, se sont, au moyen âge, dégagées d'un mélange du latin avec les différents idiomes apportés dans l'Europe centrale par les races émigrées du nord. Ce mélange aurait été modifié et épuré par des procédés grammaticaux.

Quoi qu'il en soit, il y a une maxime aussi admise, c'est qu'une langue est la forme visible de l'esprit d'un peuple ; qu'une langue riche, précise, claire et délicate, indique des qualités et un goût littéraire correspondants chez le peuple qui s'en sert. Or, dès le commencement du XIII^e siècle, la poésie et la prose françaises réunissent ces qualités et indiquent un goût littéraire développé.

Thibault, comte de Champagne, a laissé, entre autres poésies, soixante-dix chansons dont la plupart sont tout aussi finement tout aussi poétiquement tournées que celles des chansonniers renommés, modernes ou contemporains.

Villehardouin, que l'on cite comme le premier en date des prosateurs français, compagnon de Thibault à la quatrième croisade, raconte la prise de Constantinople en un style mâle et énergique qui peint l'ardeur militaire et exprime la ferveur de la foi. Plus tard, dans le même siècle, la langue s'adoucit dans les naïfs récits de Joinville, historien et ami de saint Louis. Le style de Joinville est plus clair, les constructions latines sont plus rares, sa phrase à l'allure plus française, l'orthographe est mieux calquée sur l'étymologie et se rapproche davantage de la figure des mots que nous employons. D'un autre côté, la langue s'enrichit dans les *Institutions* d'une abondance de termes légaux d'une précision remarquable. L'histoire de saint Louis et les *Institutions* de ce roi, ces deux beaux livres, marquent l'apogée du moyen âge.

Au XIV^e siècle, Froissart, poète et prosateur, se fait surtout connaître par sa Chronique. Il excelle dans l'art de raconter les batailles ; il est habile à tracer les portraits des princes de son temps, mais son habileté n'est pas impartialité d'historien.

Les troubles de la fin du règne de Charles VII avaient préparé les esprits à des idées d'organisation que Louis XI, l'ami, le défenseur et le protecteur constant de Jacques-Bonhomme, devait développer et affermir.

Une politique nouvelle, un peu cauteleuse dans ses formes, mais certaine dans son but et y marchant avec constance, se peint dans la diction de Comines, dans cette phrase en apparence embarrassée

et oblique, mais concluante cependant, et, comme le maître, dissimulant sa vigueur pour arriver au résultat. Comines était un érudit; il parlait toutes les langues, hormis le latin.

Je m'arrête à Comines parce que j'en ai dit assez pour prouver que le moyen âge n'a pas manqué ni de poètes, ni de prosateurs éminents; d'ailleurs, il n'entre pas dans mon cadre de parler de cette époque remarquable où la langue française fut italianisée par l'influence des Médicis en même temps que la renaissance des lettres lui communiqua les richesses classiques.

Quelques mots sur les Universités, au moyen âge. Charlemagne fonde, en 800, l'Université de Paris qui devait atteindre à une grande célébrité; un peu plus tard, s'ouvrent les Universités de Rome, de Bologne, de Pavie et de Padoue. Cette dernière, d'où sortirent Christophe Colomb et Americo Vespuccio, compta jusqu'à 18,000 étudiants. Au XII^e siècle, le droit romain prend un essor tout à fait scientifique sous les auspices d'Irnerius, ou Garnier, professeur à l'Université de Bologne; de là, il se répand rapidement dans le monde. Jusqu'à ces temps derniers, on avait attribué à Irnerius la découverte subite des Pandectes; mais il est très bien prouvé que le droit romain n'a pas censé d'exister dans le moyen âge.

D'après Antoine Wood, écrivain protestant, auteur des *Athenæ Oxonienses*, l'université d'Oxford ne réunit pas moins de 30,000 étudiants, au XIII^e siècle.

Entre le VII^e et le XI^e siècle, plus probablement vers cette seconde époque, les Bénédictins fondent une école de médecine à Salerne.

Au XII^e siècle, des médecins arabes chassés d'Espagne et accueillis par les comtes de Montpellier, fondent, dans la ville de ce nom, une école de médecine, jadis la plus célèbre de l'Europe, et, jusqu'à ces années dernières, restée fidèlement catholique.

S'il y a, au moyen âge, un si grand nombre d'étudiants dans les Universités, c'est évidemment parce qu'il y a des maîtres distingués dans l'enseignement de toutes les sciences. Si les études sont encouragées, il faut aussi récompenser le mérite des étudiants. Les papes organisent l'enseignement des facultés, instituent la collation des grades et créent le titre de docteur.

Au XIII^e siècle, apparaît, comme un brillant météore sur l'horizon de la littérature et de la science, Thomas d'Aquin dont le nom est synonyme de belles lettres, théologie, philosophie, lucidité et pénétration d'esprit, clarté et puissance de raisonnement.

Dans le même siècle, les sciences naturelles sont représentée par Albert-le-Grand qui, dans son traité sur les végétaux, se livre le premier à leur étude au point de vue philosophique; il découvre des degrés de perfection dans les plantes, et il cherche l'ordre de leur dégradation, question qui est encore à l'état d'étude parmi les phytologues.

Passons aux inventions et aux arts que les temps modernes doivent au moyen âge.

D'abord, l'introduction en Europe, du papier de coton et du papier de soie employés du VIII^e au XIV^e siècle; puis, au XIII^e, l'introduction du papier de fil pour le même emploi. Les enluminures de couleurs variées appliquées sur fond d'or ou d'argent qui ornent les manuscrits du moyen âge, sont universellement admirées, et l'écriture du texte montre à quelle perfection était porté l'art de la calligraphie.

La première moitié du XV^e siècle voit naître l'imprimerie. Tout le monde sait les noms des trois inventeurs de cet art, qui fait époque dans l'histoire du monde, et qui, par son influence sur la civilisation, occupe un des rangs les plus distingués parmi les découvertes de l'esprit humain.

Une autre invention du moyen âge, inconnue des anciens, ce sont les principes et les règles de l'art musical formulés par Gui d'Arezzo, moine italien du XII^e siècle.

On ne connaît pas la date précise de cette merveilleuse invention du moyen âge, la boussole, qui a eu une si grande influence sur le développement de la civilisation. Des écrivains français et des écrivains italiens parlent de la boussole au XII^e siècle; mais c'était un instrument fort imparfait et peu utile dans les gros temps. Un navigateur italien, à la fin du XIII^e siècle, a eu l'idée de placer l'aiguille aimantée sur un pivot au centre d'une boîte en forme de cadran. C'est, avec quelques améliorations, la boussole actuelle.

Malgré ces faits connus, il a plu au détracteurs des vieux siècles chrétiens d'attribuer aux Chinois l'invention de la boussole, de même qu'ils ont attribué à ce peuple une antiquité remontant à plusieurs centaines de millions d'années avant la création du monde.

L'invention de la boussole encourage des navigateurs italiens à entreprendre des voyages lointains. En 1275, le Vénitien Marco Polo traverse l'Asie, visite la Tartarie et la Chine, et revient par les Indes orientales et le golfe Persique. Dans le même siècle, les Portugais découvrent l'archipel des Canaries.

Les voyages lointains et les découvertes ont pour résultat de mettre l'Europe en relations de commerce et d'amitié avec les autres parties du monde, d'accroître les connaissances géographiques, et d'ouvrir ainsi la voie pour la découverte de l'Amérique à la fin du XVe siècle.

En 1157, le besoin de donner au commerce et aux transactions à l'extérieur amène la fondation d'une banque à Venise, la première banque en Europe, puis la création des lettres de change.

L'institution de la poste aux lettres aurait, dit-on, pris naissance, au XIIe siècle, en Italie, afin de faciliter les communications entre les étudiants aux différentes Universités, et entre ceux-ci et leurs familles. Quoi qu'il en soit de cette assertion difficile à vérifier, il est certain que le service de la poste pour le transport des missives royales, des lettres des particuliers et de quelques voyageurs, remonte à Louis XI, qui avait l'œil et la main à tout dans son royaume.

L'invention des lunettes remonte au moins au XIIe siècle, mais on attribue leur perfectionnement à un moine de Pise, Salvano, qui vivait à la fin du XIIIe siècle. Le célèbre moine anglais, Roger Bacon, savant physicien, s'il n'a pas, comme certains le disent, inventé les lunettes de myope et de presbyte, explique néanmoins dans son *Opus majus*, les principes du télescope, du microscope et de la lanterne magique ; dans le même ouvrage, il parle d'une sorte de feu inextinguible, le phosphore probablement ; il parle aussi d'un mélange de salpêtre, de soufre et de charbon qui produit la lueur de l'éclair et le bruit du tonnerre ; l'ignition d'un pouce carré de ce mélange suffirait, dit-il, pour détruire toute une armée ou une ville entière. Ce mélange n'est autre chose que la poudre à feu, dont la fabrication revient à un moine allemand Schwartz, au commencement du XIVe siècle. Cependant ce n'est qu'à la fin de ce siècle que la poudre à feu sert pour la première fois à la guerre, à la bataille de Poitiers, où le bruit des canons anglais jeta plus de confusion dans le gros de l'armée française, que n'y firent de mal les projectiles en pierre lancés presque au hasard.

On se préoccupe beaucoup aujourd'hui d'inventer toutes sortes de poudres à feu plus puissantes les unes que les autres afin de s'entretuer plus sûrement dans la guerre prochaine. Il y en a une sorte qu'il est bien superflu de perfectionner par le temps qui court : c'est la poudre d'escampette.

Vers la fin du Xe siècle, Gerbert (Sylvestre II) introduit, en Europe, les nombres arabes ; c'est le début des mathématiques dont l'étude prend bientôt une grande extension.

Des auteurs du IIIe siècle et du IVe parlent de l'emploi du verre à vitre pour clore les croisées des maisons particulières. Les Grecs et les Romains, quoiqu'ils connussent le procédé de fabriquer le verre ne l'employèrent jamais à cet usage qui devient général en Europe au moyen âge. Ce sont les peintres verriers des Xe, XIe et XIIe siècles qui ont exécuté les magnifiques verrières dans lesquelles on admire l'art de faire ressortir l'harmonie des couleurs par des ombres savamment opposées. Les verriers modernes ont retrouvé la plupart des procédés des anciens, (en 1826 seulement celui d'ombrer la couleur rouge), et s'appliquent à imiter les œuvres du moyen âge. S'ils font du joli, il ne font ni du grand, ni de l'idéal ; l'inspiration de la foi et le génie original manquent à leurs conceptions, exécutées d'ailleurs avec un talent très réel.

On ne sait pas au juste à qui attribuer l'invention des horloges. D'aucuns en font honneur à un moine italien, d'autres à un abbé allemand, d'autres à Gerbert. Dans tous les cas, il est certain que ce dernier construisit, à Magdebourg, vers l'an 1600, une horloge pour l'empereur Othon-le-Grand.

La soie était presque inconnue aux anciens. Cependant on tissait la soie en Orient avant notre ère. Les historiens critiquent la tunique de soie avec laquelle l'empereur Héliogabale, né en Orient, apparut un jour aux yeux des Romains étonnés. Au VIe siècle toute la cour de Justinien portait de riches soieries. Cependant les vers à soie ne furent apportés de Chine à Constantinople que 25 ans après l'intronisation de cet empereur. Les Italiens, encouragés par Roger II, roi des Deux Siciles, au XIIe siècle, se livrent, les premiers en Europe, à l'éducation des vers à soie.

Au XIIe siècle, il y a des fabriques de soierie florissantes en Italie et en France ; Lyon est déjà renommé pour ses produits avec lesquels ceux de Tours luttent sans trop de désavantage. Au XVe siècle, Louis XI favorise largement les fabriques de sa ville de prédilection, mais ne peut améliorer ni les eaux de la Loire, ni celles du Cher, qui, paraît-il, ne sont pas propres à la teinture comme les eaux de la Saône et du Rhône. Les Tourangeaux du XVe siècle, aidés, il est vrai, par des artisans habiles que le roi avait soutirés à l'Italie et à la Flandre, fabriquaient tout de même de belles soieries. On peut juger de leur savoir-faire par les robes de Notre-

Dame-la-Riche dont l'église n'est pas éloignée de l'hôtel du compère Tristan, et sur lequel on voyait encore, il y a une trentaine d'années, les armoiries parlantes du maître : La corde.

Que dire, qui n'ait été dit et répété au sujet des magnifiques églises gothiques qu'a créées le moyen âge et dont il a doté l'Europe ? Peu de mots. L'architecture d'une époque apparaît comme l'indice le plus certain, le plus spontané de la puissance morale des générations contemporaines. Or, les églises du moyen âge, indices de foi profonde, tour à tour sombres et lumineuses, avaient pour but de rappeler aux croyants les tristesses de la terre et les gloires du ciel, elles complétaient l'enseignement donné au peuple et concouraient à propager "le royaume de Dieu et la vérité de l'Evangile."

Au XIII^e siècle, Giotto, à Pise, fait honneur à la peinture, à la sculpture et à l'architecture, et enseigne ces trois arts. A Florence, Cimabue, architecte et peintre, montre dans un genre de peinture nouveau, la détrempe qu'il enseigne, montre sinon le génie de la composition, certainement un véritable talent d'exécution. Ces artistes et leurs élèves sont les précurseurs de la grande et noble école qui rayonne de toute la splendeur du génie, du goût, des arts et des sciences, lorsque les révolutionnaires du XVI^e siècle, soi-disant réformateurs, bouleversent l'organisation sociale, l'état moral et économique de l'Europe, et déchaînent un nouveau vandalisme et une nouvelle barbarie contre la civilisation catholique, au sein de laquelle l'Eglise a fait magnifiquement prospérer les lettres, les sciences et les arts, et répandu le bien-être jusque dans les plus humbles classes.

Les écrivains protestants, les philosophes leurs alliés et les auteurs de manuels d'histoire à l'usage commun, ont pu, presque sans contradiction, dénaturer les faits et fausser l'histoire à leur avantage et au désavantage de l'Eglise. Evidemment c'est une œuvre difficile que de reconquérir pour la vérité la place que le mensonge a ainsi usurpée sur elle. Cependant pour grande qu'elle soit, la difficulté ne doit pas arrêter celui qui cherche dans l'histoire, non une opinion toute faite, mais qui cherche la vérité dans les faits, dans les actes, dans les conséquences immédiates et lointaines des uns et des autres. Or, il y a aujourd'hui, tirés de vieux cartulaires, de vieilles bibliothèques, d'archives reconstituées ; il y a de nombreux et irrécusables documents pour dresser une accusation écrasante contre les calomnieux et les contempteurs du moyen

âge, de l'Eglise et de la papauté; pour attaquer de front les faussetés, les opinions et les préjugés qu'ils ont érigés en dogmes historiques dont la multitude est dupe. Il s'agit maintenant de la détromper. Pour cela, il faut dire et répéter à la multitude, preuves à l'appui, quel rôle l'Eglise a rempli, au moyen âge, dans le développement de la civilisation. Il faut dire et répéter à la multitude qu'ils n'étaient ni des ignorants, ni des oisifs, ni des égoïstes, ni des repus au gros ventre, ces moines qui apprirent aux barbares à défricher le sol et à le rendre fertile, qui couvrirent l'Europe de ces monastères dans lesquels les travaux intellectuels alternaient avec les travaux manuels, tandis que les heures de repos se passaient en bonnes œuvres et en prières pour appeler les bénédictions du ciel sur la terre. Enfin, il faut non-seulement montrer, mais encore démontrer à la multitude que c'est le rayonnement de la papauté au moyen âge qui a fait germer, puis grandir sur les ruines morales et matérielles du vieux monde, la civilisation chrétienne, œuvre de charité et de liberté contre laquelle se lèvent aujourd'hui des mains parricides.

A de B.

NOS QUATRE HISTORIENS MODERNES

BIBAUD, GARNEAU, FERLAND ET TAILLON (1)

Au nombre des études dignes de fixer l'attention d'hommes sérieux et politiques se trouve placée dans un rang distingué l'histoire de leur pays. Quelles actions de grâces ne devons-nous donc pas à ces quatre grands luminaires, placés, là, pour éclairer notre route et nous montrant tour à tour et chacun sous un point de vue nouveau les origines de notre nationalité, les triomphes de nos ancêtres dans leur lutte avec des difficultés de tout genre du côté de la nature tout autant que de la part des féroces aborigènes, puis, en se rapprochant de nous, leurs triomphes encore plus éclatants sur nos voisins ambitieux, enfin nos glorieuses défaites et nos nouvelles victoires pacifiques sur nos conquérants, etc., etc. !

Sans autre préambule, jetons un coup d'œil rapide sur chacun d'eux.

I

BIBAUD

MICHEL BIBAUD naquit à la Côte-des-Neiges, près de Montréal, le 20 janvier 1782. Ce ne fut qu'à l'âge de 18 ans, en 1800, qu'il entra au collège de Saint-Raphaël, (2) sous M. Chicoisneau ; puis il poursuivit ses études après l'incendie de cet établissement jusqu'à l'ouverture du nouveau collège sous le vénérable M. Roque. Le juge-en-chef O'Sullivan, le commandeur Viger, l'honorable Hugh Hency, les grands-vicaires Viau, Demers, Cadieux, Mignault et St. Germain furent ses condisciples. Michel O'Sullivan lui disputait seul la première place.

(1) Cet article emprunte son titre, sa division et ses principales pensées à l'excellent travail lu devant la *Société royale du Canada* par M. JAMES MCPHERSON LEMMON, le 15 mai 1882.

(2) C'est ainsi qu'on appelait alors le collège ou plutôt le petit séminaire de Montréal, dirigé par MM. de Saint-Sulpice.

Il contribua des articles au *Spectateur* dès 1813, fonda deux ans plus tard à Montréal, l'*Aurore du Canada*, puis le *Spectateur canadien*. Dans ces deux feuilles, ainsi que dans des pièces de poésie qui firent du bruit à cette époque, il combattit avec vigueur, quoique sans passion, l'union alors projetée des deux Canadas.

En 1825, il commença la *Bibliothèque canadienne*, répertoire anecdotique, historique et politique. Le *Magasin du Bas-Canada* vint remplacer la *Bibliothèque* en 1832, et eut pour successeur l'*Observateur canadien*. M. Bibaud écrivit quelque temps dans la *Minerve*, puis dans l'*Ami du Peuple* et enfin, en 1842, publia l'*Encyclopédie canadienne*.

Les rudiments de son *Histoire du Canada* avaient paru dans la *Bibliothèque*; en 1837, au fort de l'agitation politique, il en publia le premier volume sous le titre : *Histoire du Canada sous la domination française*.

Une deuxième édition, revue, corrigée et augmentée, parut en 1843, et, l'année suivante, parut le premier volume de l'*Histoire du Canada et des Canadiens sous la domination anglaise*. Les deux volumes suivants ne furent publiés qu'après sa mort qui arriva à Montréal le 3 août 1857. L'ouvrage s'arrête aux troubles de 1837, qu'il se contente de résumer dans un court tableau chronologique.

Le but que l'auteur se proposait en écrivant cette histoire est clairement énoncé dans sa préface : " Il serait sans doute superflu d'argumenter longuement pour prouver l'utilité ou l'à-propos de la présente publication. Tous les hommes doivent désirer de connaître l'histoire de leur pays ; tous doivent aimer à savoir ce qu'ont été, ce qu'ont fait leurs ancêtres. Nous avons, il est vrai, une *Histoire générale de la Nouvelle-France* par le P. François de CHARLEVOIX, et une *Histoire du Canada* en langue anglaise par M. (maintenant l'honorable) William SMITH ; nous avons RAYNAL ; nous avons les *Beautés de l'Histoire du Canada* ; mais l'*Histoire* de Charlevoix, qui est devenue rare même en Canada, et qui ne sera probablement pas réimprimée, ne va pas au-delà de 1725, et est d'ailleurs remplie de détails minutieux et souvent hors de sujet, qui en rendent la lecture ennuyeuse et rebutante pour la plupart des lecteurs ; l'ouvrage de M. Smith est plein de faits, (ou pour mieux dire d'anecdotes,) qui ont tout l'air d'être, sinon absolument controuvés, du moins étrangement défigurés. Raynal, dans son *Histoire du commerce et des établissements des Européens dans les deux Indes*, ne rapporte que quelques traits isolés de l'*Histoire*

du Canada, et l'auteur des *Beautés* de cette histoire, qui s'est principalement attaché à décrire les mœurs et les usages des Sauvages, n'ajoute rien à ce qu'on lit dans l'ouvrage volumineux de P. Charlevoix. Une histoire suivie, uniforme et complète du Canada sous la domination française manquait donc aux lecteurs canadiens, et nous avons eu l'intention au moins de bien mériter de nos compatriotes en leur donnant cette histoire."

Nous laissons à M. Bibaud la responsabilité de cette appréciation un peu sévère de ses devanciers. S'il n'a pas lui-même rempli à la perfection le cadre qu'il s'était tracé, il a du moins frayé la route pour ses laborieux successeurs; il leur a aplani la voie en leur indiquant les sources où ils pourraient puiser.

Au reste ceux qui lui ont succédé ont eu l'avantage de consulter des documents mis au jour trop tard pour être utilisés dans ses travaux. Car, chez nous, la découverte, la restauration de nos archives, la manifestation au grand jour des *matériaux* pour notre histoire, est de fraîche date.

"Dans un style sobre, peu coloré, Bibaud a narré ce qui s'est passé au Canada depuis le berceau de la colonie, sans toujours jeter un coup d'œil au-delà de l'océan, ou même au-delà de la frontière, pour remonter aux causes, dévoiler les motifs secrets des puissances européennes, faire ressortir l'influence que la guerre de l'indépendance des Etats-Unis a eue sur nos destinées coloniales.

"M. Bibaud, étroitement associé par ses nombreux écrits en vers et en prose à l'aurore de notre jeune littérature, laissa à son pays, à sa famille un nom respecté, une enviable réputation." (M. LeMoine, p. 7.)

M. l'abbé Ferland reconnaît à l'Histoire de Bibaud un mérite réel; mais il ajoute que c'est surtout au moyen de la *Bibliothèque canadienne* qu'il a rendu d'importants services aux annales de notre pays. "Dans ce journal mensuel, dit-il, continué pendant plusieurs années, il a réuni beaucoup de documents importants, et recueilli des faits ignorés ou presque oubliés, mais dignes d'être conservés."

II

GARNEAU

FRANÇOIS-XAVIER GARNEAU naquit à Québec, le 15 janvier 1809. Il apprit les rudiments de la langue dans une des écoles fondées par Joseph-François Perrault, grand homme de bien et ami des lettres.

L'amour des voyages s'empara du jeune étudiant ; après une courte excursion dans le golfe St. Laurent, les provinces maritimes et le Haut-Canada en 1828, le futur historien s'embarqua pour l'Europe, le 20 juin 1834. Il séjourna quelque temps à Londres, où il servit de secrétaire à M. (depuis l'Honorable) Denis-Benjamin Viger, député par la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada auprès du gouvernement impérial. Il passa ensuite quelque temps à Paris, et repartit pour le Canada le 10 mai 1833.

De retour dans ses foyers il commença à se distinguer par des essais poétiques. En 1845, il publia le premier volume de l'*Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*. Le second volume parut en 1846 et le troisième en 1848.

L'ouvrage produisit une profonde sensation, non seulement au Canada, mais encore en France. Le regret cependant se mêlait à l'admiration, et M. Garneau comprit si bien les reproches très graves qu'on lui faisait à cause de certains mauvais principes qu'il y avait étalés, que, dans la seconde édition qu'il fit de son ouvrage en 1852, il fit des rectifications importantes. Il publia aussi à l'usage des écoles un *Abrégé* de son Histoire du Canada, et il eut le bon esprit d'en élaguer tout ce qui aurait été de nature à fausser les jeunes intelligences. Une troisième édition du grand ouvrage parut en 1859. (1)

Les opinions ont été très diverses au sujet de l'*Histoire du Canada* par M. Garneau. MM. de Puibesque, Ampère, Gaillardet, de Belvèze, Margry et Bancroft, ne lui ont donné que des éloges. M. de la Roche-Héron lui a reproché de la partialité pour les huguenots.

M. Maximilien Bibaud, fils de l'historien Bibaud, et historien lui-même, aussi bien que professeur distingué de droit, n'a pas été aussi indulgent. Dans son *Panthéon canadien*, il dit : " Homme de génie, M. Garneau, s'il ne s'était instruit tout seul, et surtout s'il se fut formé dans une université d'Europe, serait un des premiers hommes de son temps. Son histoire, au lieu de n'être qu'une grande ébauche déparée par une philosophie inconsistante, un style disparate et injurieux à la grammaire et à l'idiome, non moins que par une foule d'erreurs de faits et de dates, de contradictions, etc., serait

(1) Une quatrième parut en 1883 ; elle fut publiée par M. Alfred Garneau, fils du grand historien. L'Honorable M. Chauveau l'accompagna d'une biographie de l'auteur.

un vrai monument national, car le travail y est. . . le discours préliminaire de la grande histoire est pourtant plus soigné què le reste, et doit passer pour un beau morceau en ce genre."

Cette appréciation parut beaucoup trop sévère à plus d'un *homme de lettres*; elle fut approuvée en grande partie par les *hommes de principes*. Un de ces derniers, membre du clergé des Trois-Rivières, disait à ce sujet: "M. Garneau a été pour le moins un dogmatiseur indiscret et qui s'est plié un peu trop bénévolement aux dires de Sismondi, Raynal et consorts, peu amis des institutions religieuses qui ont illustré le Canada."

Un professeur de théologie dogmatique au grand-séminaire de Montréal écrivait à M. Bibaud: "On ne peut nier qu'il n'y ait dans cette histoire beaucoup de choses tout à fait inexcusables. Et, dans la dernière livraison du *Canada-Français* (juillet 1888), nous trouvons (p. 499), de la plume de Mgr Thomas Hamel, le jugement suivant porté indirectement sur l'ouvrage de M. Garneau: "M. le baron Hulot nous permettra de relever (dans son petit livre *De l'Atlantique au Pacifique*), une phrase qu'il a empruntée à notre historien Garneau, précisément une phrase des plus inexactes de son *Histoire du Canada*, celle dans laquelle il regrette pour notre nationalité que la France ait exclu de sa colonie les huguenots français.

"Il suffit en effet de jeter un coup d'œil sur notre histoire pour constater que le résultat obtenu est le fait de la religion beaucoup plus que de la nationalité. Que sont devenus les groupes des huguenots français qui ont été s'établir aux Etats-Unis, où l'identité de principes religieux devait leur venir en aide? Il n'y a que leurs noms qui puissent trahir leur origine française; ils sont devenus Américains *Anglais*, tandis que les groupes catholiques français sont restés français tant qu'ils sont restés catholiques."

Le savant critique aurait pu même être plus sévère, car il y aurait eu plus que de l'inopportunité, plus même que de la trahison envers la patrie; il y aurait eu un sacrifice pitoyable offert sur l'autel du libéralisme politico-religieux.

Nos lecteurs ne seront donc point étonnés d'apprendre que nous ne saurions nullement approuver ce que M. Le Moine nous dit de Garneau dans les lignes suivantes: Si vous me demandez laquelle des trois éditions je préfère, je vous répondrai avec M. Lareau: "*L'édition de 1845, la première, qui renferme le premier jet, le fruit de la pensée intime de l'écrivain, l'opinion raisonnée du philosophe et du penseur.* Ce qui frappe en feuilletant les pages de M.

Garneau, c'est l'élévation des idées, l'indépendance de ses appréciations, le courage de ses convictions, la sûreté de ses jugements, le tout couronné d'un indicible élan de patriotique enthousiasme. On pourrait dire qu'aucun genre de gloire ne lui a manqué ; si l'avenir lui réservait une couronne d'immortelles, quelques-uns de nos contemporains, au moyen d'acribes critiques, surent lui préparer une couronne d'épines qu'il trouva parfois pesante à porter."

Nous ne pouvons nous empêcher de trouver choquante l'expression de *couronne d'épines* appliquée à M. Garneau.

M. l'abbé Henri Raymond Casgrain, à notre avis, aurait aussi mieux fait de se dispenser de l'éloge suivant à l'adresse du grand historien : " Pour apprécier avec justice et impartialité l'œuvre de M. Garneau, il faut se reporter à l'époque où il a commencé à écrire. Il traçait les premières pages de son histoire au lendemain des luttes sanglantes de 1837, au moment où l'oligarchie triomphante venait de consommer la grande iniquité de l'union des deux Canadas, lorsque, par cet acte, elle croyait avoir mis le pied sur la gorge de la nationalité canadienne. La terre était encore fraîche sur la tombe des victimes de l'échafaud et leur ombre sanglante se dressait sans cesse devant la pensée de l'historien, tandis que, du fond de leur lointain exil, les gémissements des Canadiens expatriés lui prêtant une voix lugubre, venaient troubler le silence de ses veilles."

Cela sent trop le style de la *Marseillaise*.

L'Honorable M. Chauveau, dans sa biographie de M. Garneau, a été bien plus réservé dans ses éloges : " Mais il y a un point surtout qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est que, si grâce au mouvement historique et patriotique dont l'œuvre de M. Garneau a été pour ainsi dire le signal, les beaux faits de notre histoire sont aujourd'hui connus de tous, son livre avait, à l'époque où il parut, tout le caractère d'une révélation. . . .

" On croira donc sans peine que ce brillant début fut salué avec enthousiasme. Cependant une impression pénible s'était fait sentir chez un grand nombre d'admirateurs de l'ouvrage, et, si elle était comprimée en quelque sorte par la joie patriotique que l'on éprouvait, le sentiment du devoir obligeait d'y donner cours.

" L'auteur avait beaucoup insisté sur la faute que, d'après ses convictions, le gouvernement français avait commise en ne permettant pas aux huguenots l'entrée de la colonie. Il avait en même temps paru plus sympathique à M. de Frontenac qu'à Mgr de Laval ; enfin, en maint endroit, surtout dans le discours préliminaire, on

avait cru entrevoir un reflet des idées de Sismondi, de Michelet, de Thierry et de quelques autres écrivains qu'il admirait beaucoup et qui lui avaient plus ou moins servi de modèles. Bien que, en général, ces critiques, ou plutôt ces restrictions fussent exprimées d'une manière toute bienveillante, il ne laissa pas que d'y être très sensible, et nous verrons plus loin comment il entendait se justifier et aussi comment il céda à quelques observations qui lui furent faites...

"M. Garneau, toujours préoccupé de la perfection à laquelle il voulait atteindre dans le grand œuvre de sa vie, ne laissa pas s'écouler beaucoup de temps sans se remettre au travail. Il prépara avec le plus grand soin une troisième édition qui parut en 1859, et dans laquelle il fit encore plus de changements et de corrections qu'il n'en avait fait pour la seconde."

C'est de cette dernière que M. l'abbé Casgrain a dit : "Il a donné une preuve éclatante de sa piété filiale envers l'Eglise en soumettant cette édition de son *Histoire* à un ecclésiastique compétent, et en faisant plein droit aux observations qui lui avaient été suggérées. Dans un pays profondément catholique comme le nôtre, on est peu étonné d'une telle conduite ; mais si un pareil fait se produisait en France, par exemple, on n'aurait pas assez d'éloges pour celui qui en serait l'auteur. Sachons du moins reconnaître ce qu'il renferme de généreux et de consolant pour notre société."

M. Garneau se fit honneur même en voulant se disculper. Dans une lettre à M. Moreau, il dit : "Ce n'était pas sans de graves motifs que j'avais adopté dans toute sa force le principe de la liberté de conscience.

"En effet, sans ce principe protecteur où les catholiques en seraient-ils dans l'Amérique du Nord avec les huit dixièmes de la population protestante et des gouvernements partout protestants ? C'est en blâmant tous les actes dûs à l'esprit d'exclusion que l'on désarme les préjugés et que l'on peut espérer de voir exister une liberté qui fait la sauvegarde du catholicisme dans le Nouveau Monde. La conduite du peuple américain envers le légat du pape, Mgr Bedini, prouve que ces préjugés ne sont pas encore effacés, et qu'il faudra agir encore longtemps avec beaucoup de prudence pour éviter les discordes

"C'est aussi à l'aide de ce principe de tolérance que j'ai pu défendre les catholiques canadiens contre les attentats du gouvernement protestant de l'Angleterre après la conquête. Le blâme que j'avais porté contre le gouvernement français donnait de la force à mes

paroles, aux yeux des protestants eux-mêmes, lorsque je blâmais leur conduite depuis qu'ils étaient les maîtres, et ne laissait rien à reprendre."

Selon l'observation de M. l'abbé Casgrain, le tort de M. Garneau n'était pas "tant d'avoir été favorable à la liberté de conscience que d'en avoir posé la condition d'une manière trop absolue. Mais, dans tous les cas, on voit que ses motifs étaient loin d'être hostiles à l'Eglise."

Tout cela n'est pas très clair, la thèse n'y est pas distinguée de l'hypothèse, comme on dit de nos jours, mais les intentions semblent être bonnes; cela nous suffit pour le moment.

Citons encore, en terminant, une page de M. Le Moine :

"Je ne saurais assez louer le discours préliminaire de l'*Histoire du Canada* de Garneau, c'est une admirable revue des découvertes, des aspirations, du progrès de trois siècles, où l'affranchissement de la pensée, le réveil des intelligences, l'émigration européenne en Amérique sont notés et traités de main de maître.

"Comme l'a dit un jeune et laborieux littérateur moisonné à la fleur de l'âge, Louis M. Darveau : L'*Histoire du Canada* par Garneau, n'est pas seulement un livre admirable, mais c'est comme un monument impérissable où l'auteur avait gravé avec le poinçon de l'historien tous les hauts faits pour ainsi dire légendaires, toutes les actions héroïques, tous les événements mémorables, tous les travaux herculéens, toutes les découvertes presque incroyables dont le Canada a été le théâtre depuis sa découverte jusqu'à l'époque de l'union des deux provinces canadiennes en 1840. Il a fait, avec le pinceau brillant et correct d'un artiste, et, en même temps avec la verve et l'entrain d'un poète, le tableau de la découverte du Canada, la description topographique du pays, des mœurs, des habitudes, des qualités, des vices, des aptitudes, en un mot du caractère des aborigènes; enfin, des discussions, des débats parlementaires, luttes pacifiques bien qu'émouvantes et pleines de dangers et d'incertitude pour l'avenir de notre race. Ces différents sujets sont traités avec une admirable lucidité de style, des aperçus pleins de finesse et d'à-propos, des déductions savantes d'une portée remarquable."

Le tableau est trop flatté, mais il a du vrai.

M. Garneau, après la publication de son *Histoire*, ne s'occupa plus guère d'œuvres littéraires. Dès 1843 il sentit les atteintes de la cruelle maladie, l'épilepsie, qui vingt ans plus tard devait le con-

duire au tombeau. Cependant, en 1855, il fit insérer dans le *Journal de Québec* son *Voyage en Angleterre et en France* (1833-34).

De 1844 à 1864 il remplit les fonctions de greffier de la cité de Québec. Il mourut le 3 février 1866. L'année suivante un mausolée, fruit d'une contribution nationale, recevait les restes mortels de l'illustre écrivain.

III

FERLAND

JEAN-BAPTISTE-ANTOINE FERLAND naquit à Montréal, le jour de Noël 1805. Il fut élevé à Kingston sous les soins de M. l'abbé Gaulin, qui fut plus tard évêque de cette ville. Puis on le trouve au collège de Nicolet. Là, Mgr Plessis, remarquant ses aptitudes, le choisit pour secrétaire. Plus tard, abandonnant cette charge pour l'enseignement, le jeune lévite devint professeur de rhétorique et de philosophie au collège de Nicolet.

Il fut ordonné prêtre en 1828, et, sur-le-champ, nommé vicaire à Québec. En 1834, lors de l'invasion du choléra, il devint chapelain de l'hôpital de la Marine; en 1848 il était supérieur du collège de Nicolet. En 1850, il fut attaché à la cathédrale de Québec, puis, en 1854, devint doyen de la faculté des arts et professeur d'histoire à l'Université Laval.

Le premier écrit de M. l'abbé Ferland fut sa réfutation, aussi solide que spirituelle, de l'*Histoire du Canada* par l'abbé Brasseur de Bourbourg; elle parut en 1854. Deux ans plus tard il fit un voyage en France pour y recueillir des matériaux sur l'histoire ecclésiastique du Canada. Il publia ensuite plusieurs petits ouvrages, tous indiquant une doctrine solide et de grandes recherches. Mais son œuvre par excellence est son *Cours d'histoire du Canada* contenant le résumé de ces mémorables leçons données à l'Université Laval. Le premier volume parut en 1861 et fut reçu avec enthousiasme par le pays tout entier. Malheureusement la mort vint interrompre en 1864 les travaux de cet écrivain distingué.

D'après M. Le Moine: " Chez M. Ferland il y a surtout le docte, le grave professeur d'histoire, comblant avec une rare industrie les lacunes, corrigeant les erreurs de dates chez ses devanciers; méthodique en tout, annaliste infatigable, développant, avec un rare talent, les origines, les épreuves, les succès de cette mission de la vieille France dans la Nouvelle, qu'il préconise comme providentielle....

“ Dans une lettre, que M. Garneau adressait à M. l'abbé Ferland, en 1861, le remerciant pour le premier volume du *Cours d'Histoire du Canada* qu'il avait eu la complaisance de lui envoyer, nous trouvons des lignes qui font également honneur aux deux hommes : “ M. Garneau est passé chez M. Ferland pour lui exprimer personnellement toute sa reconnaissance et parler avec lui de leur chère patrie, mais il n'a pas été assez heureux pour le rencontrer. M. Garneau aurait voulu causer avec une des lumières du Canada sur la foi qu'on doit avoir en notre nationalité et sur les moyens à suivre pour en assurer la conservation. Celui qui a su développer avec tant d'exactitude nos origines historiques doit être pénétré plus qu'un autre des sentiments de la foi.”

“ On trouve chez le vénérable historien trois éminentes qualités : érudition, pureté de style, charme indicible de diction. Ajoutons à cela, dans le commerce de la vie, une aimable franchise, une constante loyauté dans ses procédés, de la noblesse dans les sentiments, une prodigieuse mémoire de faits, de dates ; toujours à la disposition de ceux qui le consultaient et l'on aura une idée du mérite de ce savant si justement regretté.”

M. l'abbé (à présent Mgr) Ed. Méthot, alors professeur de littérature à l'Université, dans son éloge de M. Ferland, lu en séance solennelle à la fin de l'année académique 1865-66, s'exprime ainsi :

“ J.-B. Ferland était doué, à un degré très éminent, de cette curiosité d'esprit, de cette pénétration, je dirais presque de cette clairvoyance qui, au travers des ténèbres épaisses du passé, sait découvrir des faits jusque dans leurs moindres circonstances, d'un jugement sûr et enfin de cette vaste mémoire qui sont l'apanage spécial de l'antiquaire, mais qui ne sont pas d'une nécessité moins indispensable à l'historien.

“ *Franchise et Impartialité*, telle fut sa devise... Il avait tout le courage de la vérité, et s'il lui fallait relever des erreurs de faits ou de principes, il parlait avec cette inflexible fermeté qui ne cède jamais rien au mal, mais en même temps avec cette bonté qui tient compte des difficultés, et rend toujours hommage à la pureté des

“ Trop préoccupés des exploits militaires et des discussions politiques, nos derniers historiens s'étaient peu arrêtés au côté religieux de notre histoire, et, dans leurs ouvrages, l'Eglise du Canada n'a qu'une place bien étroite...”

“Et pourtant quel est le pays dont l'histoire se trouve plus mêlée à la religion ? Un auteur protestant a dit que la France est un royaume formé par des évêques ; il n'en est pas autrement de notre Canada. Tout ce qu'il est, il le doit à la religion qui a présidé à sa naissance et a soutenu la faiblesse de ses jeunes années ; à la religion qui l'a aidé à sortir victorieux des luttes terribles qu'il a toujours eues à soutenir et qui ne sont pas encore terminées.

“C'est cette idée de la religion d'un peuple toujours vivante, toujours agissante... qui éclate dans toutes les leçons de Ferland, et qui le distingue, par un caractère spécial, de ses derniers devanciers.

“Cette idée est grande parce qu'elle est vraie, et, aujourd'hui, qu'elle a repris dans cette histoire la place que nos premiers annalistes et chroniqueurs lui avaient assignée, elle n'en sera jamais plus exilée.”

Quelques années auparavant, M. Méthot, encore dans l'ardeur de la jeunesse, avait vu avec plus d'indulgence les manquements de l'ouvrage de M. Garneau, auxquels il fait ici des allusions passablement sévères. Lors de l'inauguration de son Cours de littérature en 1861-62, il comparait l'*Histoire du Canada* de Garneau à un colossal et magnifique palais dont l'architecture était noble, sévère, correcte, belle et magistrale, frappant d'étonnement et d'admiration le regard du visiteur, et le *Cours d'Histoire du Canada* de Ferland à un parc immense, ou bien encore à un grand jardin charmant, plein d'ombre, de fruits et de fleurs, où le promeneur fatigué, passe et oublie les heures en parcourant à pas distrait et sans but précis, des sentiers, des avenues resplendissants de verdure, et émaillés de fleurs et de feuillage, jusqu'à ce qu'enfin, gagné par la poésie du lieu et plongé dans une douce rêverie, il s'égaré dans les mille cercles de ce labyrinthe enchanteur.

L'œuvre de Ferland ne demeura pas complètement inachevée ; M. l'abbé Charles-Honoré Laverdière se chargea de mettre en ordre les matériaux et les notes laissés par le savant auteur. Le deuxième volume parut en 1865 ; il termine la période française. M. Laverdière mourut à son tour en 1873, et personne jusqu'ici ne semble avoir entrepris de continuer ce beau travail.

IV

FAILLON

ETIENNE-MICHEL FAILLON naquit à Tarascon, département des Bouches-du-Rhône, France, le 1er mai 1799. Il fit ses premières études au collège d'Avignon, sa théologie au séminaire de Saint-Sulpice à Paris, et ne tarda pas à entrer dans cette illustre Société.

Ses talents historiques se firent connaître de bonne heure : un de ses premiers ouvrages fut une esquisse de la vie du vénérable M. Olier, fondateur de la Société de Saint-Sulpice.

Venu à Montréal une première fois en 1849, il y revint encore en 1854 et en 1858. Il publia, en 1854, la vie de la vénérable Mère Marguerite Bourgeoys, fondatrice des sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. Celle de Mlle Mance, fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Montréal, et celle de Madame d'Youville, fondatrice des sœurs Grises, suivirent de près. Enfin il se donna tout entier à la préparation de *l'Histoire de la Colonie française au Canada*.

L'ouvrage devait comprendre dix volumes in 40 ; mais trois seulement ont paru dont le dernier en 1867. M. l'abbé Faillon mourut à Paris, le 25 octobre 1871.

M. Le Moine rend hommage à son talent et à son travail dans les termes suivants : "Saluons ce zélé chercheur, ce travailleur infatigable qui a passé au Canada sept années de sa laborieuse existence, pour compléter nos annales, et qui, par ses travaux, ses recherches colossales, a mérité le nom de Bénédictin de la Nouvelle-France.

"Si l'on veut juger de l'étendue de ses recherches, on en trouvera la preuve dans les citations qu'il donne si abondamment à la marge de ses pages. Les ouvrages qui concernent l'Amérique sont, comme on sait, fort nombreux. Charlevoix en cite à lui seul plus de quatre-vingts ; on en retrouve la plupart dans les citations de M. Faillon ; il faut, de plus, y ajouter d'autres sources considérables d'information où il est allé puiser.

"Il a, dit son biographe, M. Desmazures, parcouru les actes de l'état civil des principales paroisses du Canada ; il a lu les documents des maisons-mères de ces communautés en France ; il a compulsé les archives de la marine, celles du ministère des affaires étrangères, celles du ministère de la guerre, du dépôt des fortifications, les archives de l'Etat, les manuscrits des grandes bibliothèques de Paris, du séminaire de Saint-Sulpice, de la préfecture de

Versailles, de l'archevêché et de la préfecture de Rouen ; du Musée britannique, etc., etc., et de la Propagande, à Rome . . .

“Voilà sous quels traits M. l'abbé Desmazures nous révèle l'historien Faillon, et bien que, chez ce dernier, je cherche en vain cet élan de patriotique enthousiasme de l'historien *enfant du sol*, François-Xavier Garneau, je vous avouerai que pour sa profonde science grande est mon admiration. Je regrette, toutefois, oserai-je vous le dire, de rencontrer dans l'habile annaliste, non l'historien impartial de l'origine et des progrès de tout un peuple, mais plutôt l'historien de la grande cité de Ville-Marie, le panégyriste perpétuel de l'Ordre de Saint-Sulpice dont M. Faillon a décrit si bien le fondateur, M. Olier, et souvent le dépréciateur de Québec et de son éminent prélat, Monseigneur de Laval.”

M. (à présent Mgr) Edmond Langevin, vicaire-général de Rimouski, dans sa *Notice biographique sur Mgr de Laval*, trouve également que M. Faillon, poussé par un trop grand désir de réhabiliter M. l'abbé de Queylus, fondateur de la maison de Saint-Sulpice au Canada, s'est évidemment aventuré trop loin et s'est montré injuste envers Mgr de Laval.

Quoi qu'il en soit, tout le monde rend hommage, non seulement au talent, mais encore aux vertus exemplaires de cet illustre membre de la Société de Saint-Sulpice, et fait des vœux pour que son ouvrage soit continué.

M. Le Moine termine son intéressant travail par ces lignes : “Telle est, messieurs, une courte esquisse de la vie et des travaux de ces hommes estimables à des titres divers, mais qui en possèdent tous un que nous ne pouvons méconnaître, je veux dire un titre bien établi à notre reconnaissance.

“Puisse leur exemple trouver de nombreux imitateurs ! Le champ de notre histoire est assez vaste, assez riche pour que l'on puisse trouver à y glaner, même après des moissonneurs aussi laborieux, aussi infatigables !”

A. LEFRANC.

L'ORDRE DU MONDE PHYSIQUE

ET

SA CAUSE PREMIÈRE D'APRÈS LA SCIENCE MODERNE.

L'ORDRE TERRESTRE

L'ORDRE DANS LE RÈGNE ANIMAL

Les animaux jouissent d'une double vie, la vie de nutrition qui leur est commune avec les plantes, et la vie de relation qui leur est propre. Ils ne sont pas, comme les plantes, fixés au sol par des racines, mais ils peuvent se mouvoir pour trouver et saisir leur nourriture. Il leur fallait pour cela des sens capables de percevoir les objets nécessaires à leur existence, et des organes de locomotion, de préhension pour s'emparer de leurs aliments.

De là, chez les animaux, deux systèmes spéciaux à leur règne, l'un pour servir à la sensibilité, l'autre au mouvement.

1° Pour la sensibilité, le système nerveux forme un vaste réseau qui pénètre toutes les parties du corps animé comme un système télégraphique dont les fils se rendent jusqu'aux extrémités de l'organisme.

2° Les organes de la locomotion sont les muscles, faisceaux fibreux de formes variées, doués d'irritabilité et de contractilité ; sous l'action de l'instinct ou de la volonté, ces muscles se raccourcissent ou s'allongent, et déterminent ainsi toutes sortes de mouvements.

Il serait long de parcourir toutes les parties de l'organisme animal pour y signaler les adaptations, les harmonies que les matérialistes eux-mêmes sont forcés de reconnaître ; il nous suffira de présenter quelques-unes des découvertes modernes dans la structure des organes et dans le mode de leurs fonctions ; on verra si l'ordre y paraît moins que dans les parties connues de tout temps.

Nous parlerons d'abord des animaux supérieurs, des Vertébrés ; ensuite nous dirons quelque chose des animaux inférieurs, Articulés, Mollusques, Zoophytes.

L'ORDRE DANS LES ANIMAUX SUPÉRIEURS.

ART. 1er. LES ORGANES DES SENS.

Chez tous les Vertébrés on trouve distincts les organes des sens. Tous offrent une structure appropriée à leur fonction, mais il en est trois qui nous semblent présenter des propriétés plus remarquables : les organes du tact, de l'ouïe et de la vue.

1° L'ORGANE DU TACT.

Chez l'homme, le sens du tact est répandu par tout le corps ; cependant c'est dans la main qu'il s'exerce d'une manière plus spéciale ; grâce à la souplesse, à la mobilité de ses parties, elle se moule sur toutes les surfaces qu'elle explore, s'adapte à tous leurs contours, à leurs retraits, à leurs saillies, saisissant le moelleux ou la rudesse, le rugueux ou le poli, et toutes les aspérités qu'elles présentent. Mais pour obtenir la perception de ces détails, il ne lui suffit pas de se mouler sur le relief de l'objet touché, le sens doit encore recueillir l'impression produite à chaque point de contact, et c'est à quoi servent les papilles nerveuses. Considérez la pulpe de vos doigts : elle offre une foule de petits sillons dont les sinuosités couvrent aussi l'intérieur de la main ; et la partie saillante de ces sillons présente une série de points plus élevés, de *papilles nerveuses*, que l'épiderme recouvre comme un voile léger.

Dans chacune de ces papilles se rend une fibre nerveuse, et cette fibre s'y termine d'une singulière façon : elle se replie, se contourne plusieurs fois sur elle-même en spirale, avant de retourner au cerveau, formant de la sorte un appareil tactile d'une délicatesse extrême, destiné, ce semble, à multiplier l'impression de l'objet touché. En effet, la plus légère pression exercée sur le sommet de ce cône élastique modifie sa forme, et se fait sentir dans toutes les parties de la spirale nerveuse, c'est-à-dire, sur mille points à la fois. Or ces corpuscules du tact sont dressés sur toute la surface interne de la main, on en compte une dizaine par ligne carrée (1) ; quand donc la main se posera sur un corps quelconque, chacune des aspérités de ce corps pressera plus ou moins les diverses parties de ce sommier tactile élastique, et le principe qui anime toutes ces parties, l'âme,

(1) Une centaine par centimètre carré.

pourra recueillir toutes ces impressions, en déduire la forme, le relief de l'objet palpé.

Tel est, d'après les observations récentes, l'appareil qui fait de notre main un organe de tact si délicat. "C'est dans la main de l'homme, dit Delafosse (*Zoologie*, p. 37), que nous trouvons l'organe de tact le plus parfait. Sa division en doigts nombreux, distincts, mobiles séparément, et partagés eux-mêmes en plusieurs phalanges qui peuvent être fléchies indépendamment les unes des autres, la forme et la structure de ces doigts qui sont minces, arrondis, couverts d'un derme fin et serré, sur lequel des papilles nerveuses en grand nombre sont disposées en lignes régulières, la pulpe celluleuse que présente la dernière phalange et que maintient au-dessus la résistance d'un ongle plat et court, le pouce proportionné aux autres doigts de manière à pouvoir leur être aisément opposé; telles sont les circonstances qui contribuent à perfectionner cet organe."

Notre main est en outre un précieux organe de préhension: elle est, comme le disait Aristote, l'instrument des instruments, celui qui permet à l'homme de fabriquer tous les autres, de les manier, de les appliquer aux ouvrages les plus divers, aux effets les plus puissants ou les plus délicats. C'était bien là l'organe qui convenait à une âme intelligente, capable, de varier sans cesse ses industries, et les moyens par lesquels elle arrive à ses fins. — Les singes ont quatre mains, direz-vous; — Oui, mais, remarque Delafosse, "ils ne peuvent comme nous manier leurs doigts séparément, et leur pouce étant beaucoup plus court, ne peut être aussi aisément opposé aux autres doigts; de plus, en servant à la progression, la peau de leurs mains devient calleuse et perd de sa sensibilité."

La main du singe, en définitive, est faite pour grimper et s'accrocher, plutôt que pour travailler et palper.

Grâce à la sensibilité de ses papilles nerveuses, la main de l'homme peut acquérir une faculté de perception très délicate. Chez les aveugles, le tact supplée en partie au sens de la vue; on en cite qui savaient très bien distinguer les étoffes au toucher, lire sur les monnaies et les médailles les caractères au plus léger relief; un antiquaire, devenu aveugle, discernait les médailles de cette manière; le sculpteur Ganivasisius, après avoir perdu la vue, continua son art avec succès.

§ 2.—L'ORGANE DE L'OUIE.

De l'oreille externe, le conduit auriculaire mène à une cavité.

pratiquée dans l'os des tempes, et nommée la caisse du tympan.

Le tympan, cloison membraneuse, sèche comme du parchemin, malgré son peu d'épaisseur, est formé de trois feuillets; il vibre entre deux couches d'air, et ses vibrations sont transmises par une chaîne de petits osselets, à l'oreille interne située dans la cavité de l'os temporal. Là, se trouve avec d'autres parties, un conduit enroulé deux fois et demie sur lui-même, comme la coquille d'un limaçon; de là le nom qu'on lui donne. — Si l'on vous disait: dans ce limaçon, chacune de vos oreilles possède un véritable petit piano garni de trois mille cordes vibrantes, capables de reproduire pour vous tous les sons les plus délicats des instruments de musique, avec leurs degrés, leurs timbres, leurs moindres nuances; vous seriez peut-être surpris, et cependant ce n'est là qu'une image de la réalité.

Les spires du limaçon sont divisées par des membranes auxquelles s'adapte une série de fibres tendues comme des cordes vibrantes: ces cordes s'appellent les fibres de Corti, du nom de celui qui les observa le premier. Chacune d'elles est garnie d'un appareil qui peut la tendre plus ou moins. Dans chaque oreille, on compte près de trois mille de ces fibres; elles sont inégales, et vont diminuant depuis un demi-millimètre jusqu'à moins d'un vingtième de millimètre de longueur. C'est donc vraiment un piano microscopique, où trois mille cordes peuvent vibrer à l'unisson des sons extérieurs, et le nerf acoustique, se ramifiant dans ces cordes délicates, y recueille les impressions des vibrations sonores.

Ces détails sur l'oreille interne nous sont donnés par les naturalistes les plus récents et les plus autorisés. Helmholtz les avait signalés en Allemagne avant 1876; Milne Edwards les rapporte dans son grand ouvrage *d'Anatomie et de physiologie comparée*, (t. XII, p. 59).

M. Périer, professeur au Muséum d'histoire naturelle à Paris, écrivait en 1882: "Les fibres de Corti diminuent régulièrement de longueur, de l'extrémité tympanique à la coupole du limaçon: leur ensemble appelle invinciblement l'idée d'un appareil vibrant d'une grande richesse, comme seraient les cordes d'une harpe ou d'un piano, et des considérations théoriques ingénieuses conduisent à penser que ce sont bien des espèces de cordes vibrantes, accordées sur une multitude de tons, prêtes à reproduire les vibrations qui leur sont transmises, et à ébranler ainsi les terminaisons nerveuses correspondantes. L'oreille humaine contiendrait donc un appareil

musical d'une admirable perfection, qui rendrait parfaitement compte de sa merveilleuse aptitude à percevoir les sons et les notes harmoniques les plus complexes.

"Le nombre des doubles fibres de Corti que contient notre oreille est d'environ trois mille. L'oreille humaine pouvant percevoir des sons répartis sur une étendue de sept octaves, à chaque octave correspondent quatre cents organes de Corti, chaque demiton en a trente-trois pour sa part." (Périer, *Anatomie et physiologie*).

Les musiciens exercés distinguent un soixante-quatrième de ton ; or, deux sons séparés par cet intervalle doivent faire vibrer deux paires de fibres de Corti, dont 66 environ répondent à la valeur d'un ton ; il y a donc un rapport remarquable entre le nombre de ces organes et la limite des différences sonores perceptibles par notre oreille.

A ces merveilles de l'ouïe, il faudrait joindre celles de la voix humaine, si étendue, si souple, si variée.—L'organe vocal de l'homme consiste surtout en deux membranes situées à la partie supérieure du larynx et nommées les cordes vocales. Semblables à deux lèvres, elles peuvent s'unir, s'écarter et vibrer sous l'action de l'air expiré par les poumons.

Un instrument très simple, le laryngoscope, petit miroir fixé au bout d'une tige, a permis de les observer. Il a fait voir que les lèvres glottiques ne se ferment pas pendant l'émission du son, qu'elles se tendent de plus en plus à mesure que le son s'élève, comme la corde sonore vibre d'autant plus rapidement qu'elle est plus tendue : de plus, la portion libre de ces lèvres se raccourcit par leur jonction progressive à mesure que s'élève la tonalité ? comme la corde la plus courte donne un son plus aigu. (Milne Edwards, *Physiologie*, t. XII, p. 514).

Ce sont donc les vibrations des cordes vocales qui produisent les sons de la voix ; le larynx, la bouche les renforcent comme une caisse sonore ;—les positions diverses de la langue, des dents, des lèvres surtout, les modifient, et nous permettent d'exprimer par l'articulation toutes les modifications de la pensée.

L'organe vocal de l'homme est aussi un instrument de musique très remarquable : avec ce qu'on peut appeler un seul tuyau à bouche, les lèvres vocales peuvent produire tous les sons de l'échelle musicale avec toutes leurs nuances, dans une étendue de deux ou trois octaves, tandis que nos orgues exigent un tuyau particulier pour

chaque ton. Ici encore, nous trouvons une prodigieuse variété d'effets produits par des moyens d'une grande simplicité. (Voir Milne Edwards, *Physiologie*, t. XII, p. 510-590).

La voix de l'homme, dit cet auteur, est d'une octave inférieure à la voix de la femme ; elle s'étend du mi¹ au si³ de 163 à 996 vibrations par seconde.—Celle de la femme s'étend de 345 à 2,069 vibrations et monte jusqu'à l'ut⁵. (*Ibid.*, p. 535).

§ 3.—L'ŒIL ET LA VUE.

Si nous avons une connaissance étendue de l'univers, de sa grandeur, de sa beauté, nous le devons surtout au sens de la vue, et dès les premiers âges, les philosophes ont admiré la puissance de l'œil, de cet organe où la nature entière vient se peindre avec toutes ses nuances comme dans un tableau vivant. Cependant, ils n'en connaissent guère que l'extérieur. N'est-ce pas merveille, disait Socrate (Xénophon, *Entretiens mémorables de Socrate*, liv. 1er, n° 36), n'est-ce pas merveille que nos yeux, organes faibles, soient munis de paupières, qui s'ouvrent ou se ferment au besoin pour les protéger ! Que ces paupières soient garnies de cils pour les défendre contre les vents, que les sourcils s'avancent comme un toit pour empêcher la sueur de les incommoder !

Sans doute, ces précautions dont l'œil est entouré sont remarquables, mais sa structure intérieure offre aux observations de la science bien d'autres sujets d'admiration.—C'est une chambre noire au fond de laquelle l'image des objets va se peindre sur la rétine, pour déterminer la vision.

“ Les travaux des naturalistes modernes, ” dit d'Almeida (*Physique*, p. 410), “ ont prouvé qu'aucune des chambres noires exécutées par les physiciens n'approchait, pour la perfection des résultats obtenus, de celle qui se trouve réalisée dans le globe oculaire. ”—

“ La nature, dit un autre savant, (Delafosse, *Précis d'histoire naturelle*.) a réglé les formes, la disposition, les densités respectives des différentes parties qui occupent l'intérieur de l'œil, de manière à faire de cet organe un instrument d'optique des plus parfaits ; elle s'est attachée à rendre nettes et régulières les images, en remédiant aux différentes imperfections que l'on remarque dans les lunettes ordinaires. ”

Toutes les parties de l'œil, en effet, concourent à produire, à faci-

liter et perfectionner l'exercice de la vision. Voyons seulement quelques-unes des plus importantes.

L'œil est entouré de membranes souples et fortes qui contiennent et protègent les parties les plus délicates, telles que l'humeur vitrée, l'humeur aqueuse, la rétine et le cristallin.

Au fond de cette chambre obscure s'épanouit le nerf optique, la rétine, sensible aux moindres nuances des rayons lumineux.

En avant, près de l'ouverture oculaire, est placé le cristallin, lentille convexe, qui fait converger les rayons lumineux sur la rétine.

Les parois intérieures de l'œil sont noircies comme l'intérieur des lunettes astronomiques, pour empêcher les rayons diffus de troubler l'image des objets.

Examinons maintenant avec plus de soin la rétine, ou l'épanouissement du nerf optique qui perçoit la lumière et les couleurs :

“ La rétine, dit Périer (*Anatomie*, p. 509), la rétine est, avec l'organe de Corti, le plus admirable ensemble de terminaisons nerveuses que nous présente l'économie humaine.” On peut y distinguer jusqu'à huit couches différentes, dont la plus interne, celle qui reçoit directement l'action de la lumière, est formée par une multitude de fibres très fines, dressées comme les filaments du velours ; les unes en forme de cylindres, sont appelées bâtonnets ; les autres, semblables à des fuseaux, sont nommées les cônes.—“ Ces bâtonnets et ces cônes sont disposés, dressés côte à côte, avec une grande régularité sur le fond de l'œil, où ils forment une espèce de mosaïque d'une extrême délicatesse.” (Milne Edwards, *Leçons de Physiologie*, t, XII, p. 186.)

Comme leur diamètre ne dépasse pas 5 à 6 millièmes de millimètre (un deux-centième de millimètre), on peut en compter de trente à quarante mille par millimètre carré. Supposez que chacun de ces bâtonnets puisse recevoir l'impression distincte d'un point lumineux, chaque millimètre carré de la rétine reproduira plus de trente mille points distincts de l'objet perçu ; or, cette hypothèse a été vérifiée : les recherches faites sur la limite extrême de la vision distincte ont prouvé que l'on peut distinguer deux points, deux lignes, si leur image va se faire sur la rétine à la distance qui sépare deux bâtonnets ou deux cônes. ((Milne Edwards, *ibid.*, p. 327.) On peut deviner par là, quelle multitude de points lumineux notre œil peut percevoir à la fois. La rétine, n'eût-elle qu'un centimètre carré de surface, pourrait en distinguer trois ou quatre millions ; ainsi est-ce que, d'un coup d'œil, nous pouvons embrasser tout un tableau, tout un vaste paysage.

Si maintenant nous considérons la nature de la lumière, et la cause des impressions produites sur la rétine, nous jugerons mieux encore de la délicatesse de cet organe.

La lumière.—La lumière, d'après tous les physiiciens modernes, est produite par une série d'ondulations analogues à celles du son, mais transmises par un fluide impondérable, l'éther ; grâce au phénomène des interférences (1), on a pu mesurer la longueur de ces ondulations, et par suite calculer le nombre de vibrations lumineuses que reçoit notre œil dans un temps donné. Ce nombre est énorme, et varie pour les diverses couleurs du spectre solaire :

“ La lumière, dit M. Périer, (*Anatomie*, p. 510), la lumière parcourt 75,000 lieues à la seconde, et cependant ses ondulations n'ont pas un millième de millimètre de longueur ; on a calculé que, du rouge au violet, leur nombre va de quatre cent quatre-vingt trillions à sept cent quatre trillions.” Donc, en moyenne, notre rétine perçoit six cent trillions de vibrations par seconde, c'est-à-dire six cent mille milliards, ou six cent millions de millions ! Voilà sans doute qui surpasse toute imagination, et cependant ici les savants sont d'accord, ces résultats de leurs observations sont consignés dans tous leurs traités ; Boutan et d'Alméida dans leur *Manuel* (t. II, p. 512), Daguin, dans sa *Physique* (4^e vol. publié en 1879), donnent des chiffres semblables.

Cela prouve aussi l'extrême sensibilité, l'extrême délicatesse de cette mosaïque rétinienne qui, sans fatigue, tout le jour, toute la vie, perçoit ces vibrations innombrables, et, par elles, les couleurs, les formes, les moindres détails des objets.

Comparons maintenant notre œil avec les instruments d'optique fabriqués par l'industrie humaine.

“ Dans ces instruments, dit Delafosse, il est deux défauts qui empêchent les images d'être nettes et bien terminées : le premier, qu'on nomme *aberration de sphéricité*, ne permet qu'aux rayons très voisins de l'axe de concourir sensiblement en un point commun ; pour parer à cet inconvénient, on place au devant de la lentille un diaphragme qui en rétrécit l'ouverture, et ne laisse passer que les rayons peu éloignés du centre. Ce moyen, la nature l'a employé dans la construction de l'œil, car il est évident que l'*iris*, placé au

(1) En vertu des interférences, des ondes lumineuses qui ont une origine commune et qui se rencontrent après avoir parcouru des chemins différents, s'ajoutent ou se détruisent, comme les ondes sonores qui se rencontrent ou comme celles qui se produisent sur une surface liquide, par deux corps qu'on y laisse tomber.

devant du cristallin, remplit les fonctions d'un véritable diaphragme.

“ Le second défaut provient de la différente réfrangibilité des rayons diversement colorés qui composent la lumière blanche. (Par suite de cette différence, une lentille simple ne peut faire converger les rayons lumineux en un point unique.) De là ces franges irisées qui, dans les lunettes ordinaires, défigurent les images. Les opticiens sont parvenus à corriger ce défaut en composant leurs lunettes avec des verres d'espèces et de courbures différentes, et ils ont obtenu ainsi des lunettes achromatiques. La disposition des trois humeurs vitrée, aqueuse et cristalline, de densités, de formes et de courbures diverses, produit dans l'œil un effet tout semblable.”

Avec une lunette, on ne voit distinctement que les objets placés à une certaine distance : à mesure que les objets sont plus ou moins éloignés, on est obligé de raccourcir ou d'allonger la lunette pour conserver à la vision le même degré de netteté. Un œil dont toutes les parties seraient invariables ne pourrait voir distinctement qu'à une certaine distance ; cependant nous pouvons distinguer les objets à des distances très différentes ; il faut donc que l'œil possède le moyen de s'adapter à ces variations. Quel est ce moyen ? Longtemps on l'a cherché en vain : on a dit que, sous l'influence des muscles et de la volonté, l'œil pouvait s'aplatir ou s'allonger dans le sens de l'axe visuel, mais cette explication est démentie par l'observation. Il est aujourd'hui démontré, disent Drion et Fernet (*Physique*, p. 736), que le mécanisme de cette adaptation réside principalement dans un changement de courbure des faces du cristallin.

Merveilleuse lentille, que ce cristallin ! Il n'est pas composé d'une substance homogène comme nos lentilles de verre, mais formé de couches superposées dont la densité est différente, dont le pouvoir réfringent varie par conséquent, et va décroissant du centre à la circonférence ; voilà comment il réalise, avec les humeurs de l'œil, un perfectionnement que Newton croyait impossible, que nos opticiens obtiennent péniblement et d'une manière imparfaite, en composant la grande lentille des lunettes astronomiques de plusieurs verres superposés.

De plus, le cristallin n'est pas inerte, invariable dans sa forme, dans ses courbures ; sous l'action des muscles et de la volonté, il peut devenir plus ou moins convexe, on l'a constaté d'une manière directe et certaine en observant la variation des images réfléchies par ses parois. Il peut donc adapter sa courbure à la distance des

objects, et voilà ce qui permet à notre œil de s'accommoder aux distances, de percevoir avec netteté et les objets placés près de nous et les étoiles à une distance presque infinie.

Combien d'autres particularités remarquables dans la construction de l'œil, dans le sens de la vue !

Pour manier les instruments d'optique, les pointer, les adapter aux distances, il faut quantité de rouages, de vis, de pivots, de charnières, etc. Quelques muscles remués à volonté dirigent en tous sens notre organe visuel.

Pendant que le champ de nos lunettes est très restreint, celui de l'œil embrasse presque la moitié de l'horizon.

Peintre inimitable, il nous offre un tableau, mais un tableau vivant, animé, qui reflète toutes les variations des objets perçus.

Et quelle délicatesse dans ses perceptions ! Depuis la plus légère phosphorescence jusqu'au soleil éblouissant du plein midi, il perçoit tous les degrés de la lumière, et, dans ces degrés, il distingue les moindres tons, les nuances, les demi-teintes, les détails les plus variés.

On conçoit donc que Newton nous dise, après l'étude de cet organe : "Celui qui a construit l'œil pouvait-il ne pas savoir les lois de l'optique ?"

Les autres sens, l'odorat, le goût, ont aussi des organes remarquables par leur structure et leur délicatesse : mais nous ne voulons signaler que les traits les plus significatifs de l'organisme animal ; pour les autres on peut consulter les traités d'histoire naturelle.

GARCIA MORENO

(Suite.)

Cette observation, qui frappait juste, arrêta court l'éloquent polémiste. Il baissa la tête un instant, puis regardant son contradicteur en face : "Vous m'avez répondu, dit-il, par un argument personnel qui peut vous paraître excellent aujourd'hui, mais qui, demain, je vous en donne ma parole, ne vaudra plus rien."

Et il quitta brusquement la promenade et, rentré dans sa chambre, il médita longtemps sur sa vie passée. Dieu ne l'avait point appelé au service des autels, mais l'avait-il dispensé de l'aimer de tout son cœur ? Sous une vive impression de douleur, il tombe à genoux, prie longtemps et s'en va, le soir même, se confesser au premier prêtre qu'il rencontre dans une église. Le lendemain, il était à la sainte table remerciant Dieu de l'avoir forcé à rougir de sa négligence et de sa tiédeur.

Dès lors il reprit ses habitudes de piété pour ne plus les quitter jamais ; on le rencontrait presque tous les jours à Saint-Sulpice, où il entendait la messe avant de se mettre au travail. Chaque jour aussi il récitait son chapelet, dévotion que sa pieuse mère lui avait inspirée. Le dimanche, les paroissiens de Saint-Sulpice admirèrent longtemps un étranger au maintien noble et sérieux, priant avec ferveur devant l'autel : c'était l'exilé recommandant à Dieu son âme, sa famille, sa patrie.

Si nous ajoutons maintenant qu'avec la science et la piété, Garcia Moreno trouva, dans la capitale de la France, le complément de son éducation politique, nous comprendrons par quel dessein providentiel Dieu permit ce douloureux mais nécessaire repos de l'exil. Or cette éducation politique, il la reçut principalement dans la lecture méditée de *l'Histoire universelle de l'Église catholique par l'abbé Roherbacher*. A la lecture de cet ouvrage, qu'on appela à juste titre pro-

videntielle, Garcia Moreno comprit que le peuple du Christ a le droit d'être gouverné chrétiennement, et qu'on ne peut le déposséder de l'Église sans lui ravir la liberté, le progrès, la civilisation. Il comprit encore que l'Église catholique est la reine du monde, à laquelle doivent obéir les rois aussi bien que les peuples ; qu'elle est la tête du grand corps social, dont l'Etat n'est que le bras. Il comprit enfin que le Christ rédempteur a dû pourvoir son Église du droit de sauver les âmes, écartant les tyrans qui lui barrent le chemin, et que les peuples de leur côté, guidés par leur céleste directrice, ont le droit de choisir le moment opportun pour défendre, même par les armes, leurs autels et leurs foyers.

Cette *Histoire*, en lui révélant le rôle politique de l'Église, fit pénétrer dans son âme l'esprit de Charlemagne et de saint Louis. Aucun livre sorti de la main des hommes, n'exerça sur lui pareille influence. Il en lut trois fois les vingt-neuf volumes, approfondissant à chaque reprise les thèses exposées par l'auteur dont il admirait de plus en plus le génie. L'exil avait donc grandi et mûri Garcia Moreno. Assez fort pour se mesurer avec la Révolution, assez humble pour s'agenouiller devant l'Église, il était de la race des vrais libérateurs, et Dieu pouvait lui rouvrir les portes de sa patrie.

CHAPITRE II.

LA CROISADE CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRE.

(1857-1869)

§ 1. *Le réveil d'un peuple (1857).*

Pendant que Garcia Moreno se préparait dans l'exil à son rôle de régénérateur, sa patrie descendait rapidement les degrés de l'abîme où les nations se décomposent et périssent. Ne pouvant régner que par la force brutale, le président Urbina, comme tous les despotes, travaillait à la dégradation progressive du peuple, afin d'étouffer dans ce naufrage universel des consciences, toute idée de revendication ou de révolte.

L'Église étant la première force vitale d'une nation, il vit en elle la grande ennemie à détruire ou du moins à enchaîner. Il n'eut point osé chasser les évêques et leurs prêtres comme il avait chassé

les jésuites, mais il espérait qu'en usant largement des prétendus droits de patronat, il parviendrait à les corrompre ou à les dominer.

Alors commença une longue série d'attentats contre le clergé régulier et séculier, dans le but évident de les démoraliser.

Prétextant l'insuffisance des casernes, le dictateur fit main basse sur les couvents pour y loger ses soldats à côté des religieux. Il fit plus et, par ses intrigues, il désorganisa les corps religieux au point de les faire tomber dans un état de décadence irrémédiable. Il plaça de même à la tête des séminaires des hommes dévoués à sa politique, sans tenir compte de la science et de la vertu.

Pour remplir ses coffres toujours vides, le despote eut recours à la contribution forcée. Il conçut même le dessein d'aliéner une partie du territoire, et, sans les protestations du corps diplomatique, il allait vendre aux Etats-Unis les îles de Gallapagos.

Cependant lorsque Urbina fut sur le point de terminer sa carrière présidentielle, des citoyens courageux, décidés à combattre pour s'assurer un meilleur avenir, s'enhardirent jusqu'à créer un organe périodique, l'*Expectateur*, dans le but de revendiquer les droits de la religion et de la patrie. Tout ce qu'ils y gagnèrent fut de voir les courageux rédacteurs de leur journal confinés dans les déserts du Napo. Il fallut renoncer à lutter contre le tyran.

Quand son temps allait expirer, il mit sur les rangs le général Roblez, sa créature et doublure, et, pour lui gagner des votes, il l'autorisa à remettre en liberté tous les prisonniers qu'il prévoyait devoir lui être reconnaissants pour cet acte.

Un mois après, Roblez prenait possession de la présidence; tout était perdu, si Dieu, qui dirige le cours des événements, n'eût ramené à l'Equateur l'homme qu'il tenait en réserve dans une cellule de Paris, pour en faire le porte-drapeau de la contre-révolution.

A la fin de 1856, après une délibération du congrès sur une proposition d'amnistie, les amis de Garcia Moreno demandèrent au président Roblez un sauf-conduit pour ce grand citoyen, depuis si longtemps éloigné de sa famille et de son pays. Roblez l'accorda comme don de joyeux avènement et dans l'espoir que cet acte lui gagnerait les cœurs des habitants de Quito.

L'exilé rentra dans sa patrie avec tout le prestige d'un chevalier qui a beaucoup souffert pour la sainte cause.

A peine arrivé, les distinctions les plus flatteuses et les plus honorables vinrent le chercher avec un empressement d'autant plus marqué qu'on voulait, en l'exaltant, rabaisser ses persécuteurs. La

municipalité de Quito le nomma *alcaide* (juge). Quelque temps après, la charge de recteur de l'Université étant devenue vacante, les docteurs investis du droit de nomination, n'hésitèrent pas à la lui conférer comme au plus digne d'occuper ce poste éminent mais difficile. Il fallait relever l'enseignement du mépris dans lequel il était tombé.

Garcia Moreno se mit à l'œuvre résolu de faire le possible sur toute la ligne.

La faculté des sciences n'existait que de nom. Il lui fit présent d'un magnifique cabinet de chimie et se chargea lui-même d'enseigner cette science. Bientôt il se gagna l'admiration de tous, mais particulièrement des jeunes gens que passionne toujours la flamme du génie jointe à l'énergie du caractère.

Il profita de cette popularité pour le bien de sa patrie, et quatre mois après son retour de France, il fit paraître, à Quito, le premier numéro de *La Union Nacional*, organe électoral des candidats de l'opposition. Le titre seul était un programme : grouper en un faisceau tous les mécontents pour écraser sous cette coalition les candidats du gouvernement.

Sans doute on ne fonde rien avec des coalitions, mais ce sont d'excellents béliers pour démolir. Chacun des articles du nouveau journal était un coup d'éperon pour stimuler les engourdis du parti de l'ordre, ou un coup de fouet sur les épaules des bandits du gouvernement.

Le peuple se réveilla de sa longue léthargie. Les jeunes gens surtout se préparaient à lutter pour l'homme héroïque qui les menait au combat. De son côté le gouvernement employa, pour triompher, tous les moyens de pression et d'intimidation dont sont coutumiers les pouvoirs d'aventure.

Garcia Moreno dénonça au pays ces scandaleuses pratiques et souleva contre les coupables un long cri d'indignation.

Au moment du vote les illégalités tyranniques du pouvoir ne connurent plus de bornes. Malgré cela Garcia Moreno fut élu sénateur avec un assez grand nombre de candidats de l'opposition avec laquelle le gouvernement allait avoir à compter.

§ 2. *Opposition parlementaire, (1857-1859).*

La session législative s'ouvrit par un de ces messages optimistes qui feraient sourire de pitié, si la littérature officielle pouvait exciter dans l'âme un sentiment quelconque. Roblez adressait de fer-

ventes actions de grâces au suprême Législateur de ce que " la République, pendant cette première année de l'administration nouvelle, avait suivi une marche tranquille et progressive à l'intérieur, cordiale et harmonieuse avec les nations étrangères."

Garcia Moreno espérait bien troubler un peu cette quiétude. Sans faire d'opposition systématique, il avait résolu de battre en brèche le ministère toutes les fois que les droits de l'Eglise ou du peuple le demanderaient. De plus, pour affermir ses collègues contre toute tentative de séduction, il reprit, peu après l'ouverture des Chambres, la publication de son journal interrompue depuis trois mois. Un compte-rendu des séances du congrès mettait tous les jours sous les yeux des députés, la terrible responsabilité qu'ils encouraient devant la nation.

Guidé par cette main ferme, le sénat, où l'opposition dominait, ne se laissa pas entamer. Tous les projets ministériels destinés à satisfaire les rancunes du pouvoir, furent impitoyablement jetés par terre. Lors de la discussion des lois de finances, Garcia Moreno demanda un compte scrupuleux des dépenses, et s'exprima d'une manière si violente et si indignée contre les délapidations de la fortune publique, qu'on hésita à reproduire ses discours dans le journal officiel.

Il intervint surtout dans trois délibérations d'une souveraine importance. D'abord il réussit à faire abolir l'impôt de capitation qui pesait depuis le temps de la conquête sur la pauvre race indigène. Il échoua dans ses efforts pour faire passer une loi organique destinée à relever l'enseignement de son triste état. Enfin il parvint à faire dissoudre les loges maçonniques et autres associations réprouvées par l'Eglise. Mais ce ne fut que pour les laisser rouvrir un instant après par le gouvernement aidé de la torpeur des députés.

Malgré ce double échec, Garcia Moreno ne se découragea pas. Déjà son influence se faisait sentir dans le pays, et le peuple commençait à comprendre qu'après l'avoir jeté au plus bas degré de l'abjection, le gouvernement se trouvait impuissant à le relever.

En dépit de ses affirmations emphatiques, les relations avec les puissances étrangères n'étaient ni " cordiales " ni " harmonieuses." Depuis longtemps déjà, une question litigieuse relative aux frontières, tenait en agitation l'Equateur et le Pérou. Députés et sénateurs de l'Equateur s'accordaient à trouver injustes les prétentions du Pérou. Aussi accordèrent-ils avec enthousiasme à Roblez les pouvoirs extraordinaires nécessités par la situation.

Mais quand ils s'aperçurent que celui-ci prétendait s'en servir non contre le Pérou qui ne menaçait déjà plus, mais contre les libertés de l'Equateur lui-même, le congrès se réunit pour délibérer sur le retrait de ces pouvoirs extraordinaires. Garcia Moreno ayant parlé avec sa véhémence ordinaire en faveur de ce retrait, le gouvernement résolut de le faire arrêter en plein sénat ; mais, à la vue des jeunes patriotes accourus pour servir d'escorte à leur idole, on n'osa mettre la main sur lui, et le retrait des pouvoirs fut voté dans les deux Chambres.

Toutefois le congrès prouva bientôt qu'en opposant une inébranlable barrière au despotisme dictatorial, il n'entendait nullement mettre obstacle à la défense nationale. Dans les premiers jours de novembre (1858) parvint à Quito la nouvelle du blocus de Guayaquil par les troupes du Pérou. Les deux Chambres offrirent immédiatement leur concours au gouvernement avec l'intention de voter les ressources nécessaires en hommes et en argent pour soutenir l'honneur et l'indépendance de la nation. Mais peu de temps après, onze députés, gagnés par de l'argent, désertèrent leur poste, et par suite anéantirent la représentation nationale pour faire place à une nouvelle dictature qui prit le nom de "Direction suprême de la guerre."

Roblez, le "Directeur suprême," créa Urbina général en chef de l'armée puis partit pour Guayaquil.

§ 3. *Soulèvement national (1859).*

On ne peut se faire une idée de l'exaspération des esprits après le coup d'Etat du gouvernement contre le Congrès. Urbina et Roblez apparurent à tout le peuple comme deux mauvais génies dont il fallait se débarrasser, si l'on voulait que la nation ne pérît point.

Sous l'impulsion de Garcia Moreno, députés et sénateurs rédigèrent une protestation indignée contre la dissolution du Congrès, surtout contre les manœuvres déloyales auxquelles le gouvernement avait eu recours pour annuler la représentation. Le peuple applaudit ses représentants.

Les deux despotes se livrèrent alors à un accès de colère qui tenait du délire. Tombant sur ceux qu'ils soupçonnaient comme guidant l'opposition, ils firent fusiller les uns et incarcérer les autres. Garcia Moreno n'eut que le temps de gagner un vaisseau et de s'enfuir au Pérou.

Il y eut alors un soulèvement général de tous les hommes de cœur qui ne pouvaient se résoudre à assister impassibles au meurtre de la nation. Le ciel sembla lui-même donner le signal du bouleversement. Le 22 mars, un épouvantable tremblement de terre menaça de ruiner la capitale.

Le 1er mai 1859, une troupe de jeunes gens armés de vieux fusils, de lances et de bâtons, se ruèrent sur la caserne qui se rendit après une résistance assez faible. Aussitôt la déchéance du gouvernement fut prononcée aux acclamations de la multitude ; un gouvernement provisoire fut formé. Il se composait de trois membres dont le premier était Garcia Moreno.

On lui dépêcha immédiatement un courrier pour le conjurer de venir se mettre à la tête des volontaires embrigadés pour faire face à l'armée des despotes.

Sans être soldat de profession, Garcia Moreno s'était initié au métier des armes. Avec cela, corps vigoureux et robuste, tempérament de fer, coup-d'œil d'aigle, audace de lion ; si l'on pouvait regretter quelque chose dans un pareil chef, c'était un excès de bravoure qui confinait à la témérité et cette ardeur impatiente du résultat qui précipite l'action quand il faudrait gagner du temps.

Emporté par cette ardeur fébrile il ne tarda pas à subir l'entraînement impétueux des bandes inexpérimentées qu'on lui avait confiées. Inférieures en nombre et surtout en armement, il aurait dû éviter une rencontre immédiate avec Urbina. Quoi qu'il en soit, le 3 juin Garcia Moreno rencontra l'ennemi campé près de Tambucco dans une excellente position. Malgré des prodiges de valeur les patriotes furent complètement défaits et, quelques jours après, Garcia Moreno revenait à Quito avec les quelques officiers et soldats échappés au désastre. Les vaincus furent reçus en triomphe ; mais on ne put se dissimuler la gravité de la situation et le gouvernement provisoire avec les principaux notables se retirèrent au Pérou.

Roblez rentra donc dans sa capitale écrasée plutôt que pacifiée, Urbina revint à Cuença pour piller les caisses publiques, et Franco gouverna Guayaquil sous le titre de commandant militaire.

Pendant Garcia ne se donnait point de repos et, après plusieurs tentatives, était déjà parvenu à ouvrir des négociations avec Franco, le moins détestable des trois despotes, lorsqu'il apprit que ce dernier aspirait à la présidence et que ses deux collègues, s'en étant aperçus, marchaient de concert contre lui.

Sur ces entrefaites, Carvajal, un des membres suppléants du gouvernement provisoire, avait réussi à lever, dans le territoire de Pasto, mille hommes déterminés prêts à marcher sur la capitale au premier moment favorable pour réorganiser le gouvernement provisoire. Dès qu'il sut que la division régnait parmi les oppresseurs de son pays, il marcha sur Quito, battit en chemin, près d'Ibarra, les troupes du gouvernement, et arriva dans la capitale au moment où le peuple venait de forcer les soldats à mettre bas les armes.

De son côté, Franco se faisait proclamer chef suprême de la République et se proposait de vendre son pays au Pérou qui l'avait aidé dans ses démarches. Urbina et Roblez, pris entre deux feux, n'eurent d'autre ressource que de se réfugier l'un au Chili, l'autre en France. Il y avait huit ans qu'ils tyrannisaient leurs concitoyens.

§ 4. *Le Drame de Riobamba (1859).*

L'Equateur était délivré de deux tyrans; mais il en restait un troisième. Le pays presque tout entier était pour Garcia Moreno, mais Franco disposait de forces considérables.

L'expérience de Tambucco avait appris à Garcia Moreno que la bravoure est impuissante contre le nombre et la tactique. Il lui faut donc une armée, des fusils, des canons, des munitions, etc., etc. Grâce à un talent hors ligne et une activité merveilleuse, il eut tout cela fabriqué sur place en quelques mois.

Cependant, tout en se préparant à la guerre, il ne désespérait point encore d'arriver à un arrangement pacifique. Il se rendit à Payta auprès du général-président péruvien Castilla, puis s'aboucha de nouveau avec Franco, s'efforçant de les désunir et de leur faire abandonner leurs projets. Tout fut vain, et il reprit le chemin de Quito avec l'intention de visiter les troupes échelonnées sur son passage.

Arrivé à Riobamba, il trouva les casernes en pleine insurrection, et, pendant qu'il réfléchissait aux moyens d'étouffer cette sédition, il se voit saisi et jeté en prison. Il en échappa presque miraculeusement grâce au désordre général et à la fidélité d'un gardien, et s'élança, à bride abattue, sur la route de Calpi, où il avait donné ordre à ses partisans les plus résolus de le rejoindre sans délai.

Une heure après sa sortie de prison, il se trouvait à Calpi avec quatorze braves accourus pour se mettre à sa disposition. Il part à leur tête, trouve la garnison plongée dans le sommeil, s'empare des

principaux meneurs et les fait fusiller après leur avoir donné le ministère d'un prêtre et une demi-heure pour se préparer à la mort.

Ce coup d'audace terrifia cette soldatesque aussi lâche qu'indisciplinée. Tout rentra dans l'ordre et, en peu de temps, Garcia Moreno réussit à rendre à ses troupes le sentiment de l'honneur et le dévouement à leur patrie.

§ 5. *Négociations et batailles.—Prise de Guayaquil.*
(1859-1860).

Cependant Castilla et Franco étaient plus que jamais déterminés à réaliser leurs plans ; ils consentirent néanmoins à inviter à une conférence le gouvernement provisoire de l'Equateur. Mais les plénipotentiaires du gouvernement de Quito ne purent rien obtenir et Garcia Moreno fit comprendre à tous qu'il fallait vaincre ou mourir.

Afin de ne pas laisser à ces deux chefs le temps de se concerter, il se rendit immédiatement au camp pour prendre le commandement des troupes. Ses soldats exaspérés contre Franco, ne demandèrent pas mieux que de combattre. Stimulée par les paroles brutales de son chef, la petite armée s'élança, le 20 janvier, à la rencontre de l'ennemi. Le combat eut lieu dans les plaines d'Yagui et fut acharné ; mais la victoire de Garcia Moreno fut complète et décisive.

L'admiration pour Garcia Moreno s'accroissait du mépris voué à Franco, mépris qui devint de la haine le jour où se consumma l'attentat préparé depuis longtemps. Le 25 janvier, cinq jours après sa défaite d'Yagui, par un traité signé, ratifié et déclaré immédiatement exécutoire, Franco cédait au Pérou "le territoire en litige". En retour, le gouvernement du Pérou s'engageait à soutenir Franco "jusqu'au jour où l'ordre serait rétabli".

Une dernière fois Garcia Moreno en appela, dans une lettre admirable, aux sentiments d'honneur de Franco. Tout fut inutile. Puis il adressa une demande à tous les agents du corps diplomatique pour réclamer leur médiation collective.

Naturellement Franco résista aux instances du corps diplomatique, comme il avait résisté aux efforts de Garcia Moreno. Pour faire diversion, il osa même réclamer l'expulsion de son rude antagoniste, l'auteur principal, disait-il, de tous les maux qui pesaient sur l'Equateur.

La magnanime initiative du gouvernement provisoire produisit un tout autre effet sur Castilla. Le président du Pérou comprit la victoire morale que ses adversaires venaient de gagner, non-seulement devant les citoyens de l'Equateur, mais devant les membres du corps diplomatique. Il donna ordre à ses troupes de rentrer au Pérou.

La situation s'éclaircissait et les forces des deux partis tendaient à s'équilibrer quand le gouvernement provisoire reçut un renfort, aussi précieux qu'inattendu, par l'arrivée du vieux général Florès.

Oubliant ses malheurs, son exil, ses ressentiments et n'écoutant que la voix de l'honneur et son amour pour la patrie malheureuse, Florès venait d'écrire à Garcia Moreno : " Dans les circonstances difficiles où vous vous trouvez, faites-moi savoir si je puis vous être utile et je suis à vos ordres ". Et Garcia Moreno lui avait répondu : " Venez immédiatement et soyez notre général en chef ". Quelques jours après, Florès prit le commandement des troupes et embrassait Garcia Moreno à la vue de toute l'armée ivre de joie et d'enthousiasme.

La tâche était difficile, mais on comptait sur le génie militaire de Florès et l'invincible audace de Garcia Moreno. Ces deux chefs, de nature différente, se complétaient l'un l'autre. Ils posèrent en principe qu'on chercherait à surprendre l'ennemi et qu'on éviterait toute rencontre directe, sauf à l'attaquer avec la dernière vigueur quand les circonstances paraîtraient opportunes. Ce plan, le seul possible dans les conditions d'infériorité où ils se trouvaient, fut exécuté avec la plus merveilleuse habileté.

Les troupes de Franco formaient deux corps d'armée dont le premier, sous les ordres de Franco lui-même, occupait Babahoyo, ville située au pied de la Cordillère et reliée avec le fleuve Guayaquil par le fleuve Guayas.

Florès entreprit de tourner ce corps d'armée pour l'attaquer à l'improviste et cela, sans donner l'éveil à l'autre qui était sous les ordres du général Léon. Ses mouvements furent si rapides et si bien concertés, le secret si strictement gardé que le voyage s'effectua sans brûler une cartouche.

Le 9, à dix heures du matin, commença l'attaque de Babahoyo. Surpris dans son quartier, Franco voulut se défendre ; mais ses soldats, décontenancés par cette alerte soudaine et inattendue, ne purent tenir contre l'impétueuse ardeur des troupes de Quito.

Bientôt la déroute devint générale, et, après trois heures de combat, Garcia Moreno se trouva maître de la place.

Il fallut un mois pour s'emparer de Guayaquil et ce ne fut que grâce aux talents et à l'énergie héroïque de Garcia Moreno et de Florès, grâce aussi à la bravoure et au dévouement des troupes.

La prise de Guayaquil, qui terminait cette lutte de quinze mois, fut saluée par des acclamations qui retentirent jusqu'aux confins de l'Equateur. On eut dit qu'on célébrait la conquête d'une nouvelle indépendance. Mais le chrétien se souvint alors que la victoire doit s'attribuer moins au génie de l'homme qu'à l'intervention du Dieu des armées. La prise de Guayaquil, ayant eu lieu le 24 septembre 1860, fête de Notre-Dame de la Merci, il décréta que, "pour remercier la Mère du divin Libérateur, comme] pour mériter son assistance dans l'avenir, l'armée de la République serait placée désormais sous la protection spéciale de Notre-Dame de la Merci, et que, chaque année, au retour de ce grand anniversaire, le gouvernement et l'armée assisteraient officiellement aux solennités de l'Eglise."

R. P. B.

(A continuer.)

LA PETITE-NIECE D'O'CONNELL

CHAPITRE II.

Margaret O'Kennogh, qui venait de mourir, était née en 1829 ; et sa mère, qui était la cousine germaine d'O'Connell, lui donna pour parrain le grand défenseur de la foi en Irlande. Aussi, dès que Margaret eut l'âge de raison, elle s'attacha à son oncle d'une affection presque filiale, et elle aimait à passer sur ses genoux les soirées d'hiver, quand il n'était pas occupé aux intérêts de la ligue nationale qu'il avait formée en 1823. Un peu plus tard, en 1830, Margaret venait de faire sa première communion ; elle apprit l'entrée d'O'Connell à la Chambre des Communes ; elle en ressentit une vraie joie et se mêla du fond du cœur aux acclamations qui partaient de tous les coins de l'Irlande pour saluer le vainqueur, le libérateur de son pays, le véritable auteur de l'émancipation des catholiques.

Sa mère l'avait laissée orpheline de très bonne heure, et sa jeunesse fut consacrée à soigner un père infirme que la douleur rendait difficile. Margaret se dévoua à son père avec toute l'ardeur de son affection pour lui. Une de ses principales privations à cette époque était de ne voir son oncle que très rarement, car O'Connell, retenu à la Chambre, revenait peu dans son comté de Kerry. Mais Margaret lui écrivait souvent, et, dans ses rêves d'enfant patriote qui voulait contribuer, elle aussi, à sa manière et à sa mesure, au triomphe de la cause catholique, elle destinait ses lettres à distraire le grand orateur chrétien des préoccupations qui l'accablaient, en lui parlant de cette belle Irlande qu'il aimait tant.

En 1841, la jeune fille saluait avec joie l'élection d'O'Connell comme lord-maire de Dublin. Elle pouvait enfin profiter des leçons et de la présence de son oncle et l'écouter parler pendant qu'il était installé dans le grand fauteuil que Margaret lui préparait, apprenant, à côté de lui, comment il faut respecter les traditions de famille.

Malgré ses joies intimes, Margaret vieillissait. Elle perdait sa fraîcheur, son front se plissait parfois de rides très fines qui marquaient ensuite et qui restaient. Mais que lui importait ? Elle s'était dévouée à son père et elle était bien résolue à remplir jusqu'au bout sa mission.

En 1847, O'Connell, qui avait épuisé ses forces dans une lutte acharnée, mourut à Gênes.

La douleur de Margaret fut profonde : elle avait à pleurer à la fois pour elle, pour sa famille et pour sa patrie. Mais sa piété et son courage l'élevèrent au-dessus de l'épreuve : elle se remit à soigner son père, relisant avec lui les lettres d'O'Connell, passant à ses côtés les veillées d'hiver, dans ce grand fauteuil que son oncle aimait.

Enfin, une dernière douleur vint changer sa vie : M. O'Kennogh mourut. Margaret se retira chez une vieille cousine, et, là, elle connut Fergus MacGaway. Celui-ci apprit vite à l'aimer ; il se dit qu'il ne laisserait pas ce cœur d'élite passer sur son chemin sans essayer de se l'attacher, et pensa avec raison que ses cheveux lamés de fils d'argent n'effrayeraient pas les trente-trois ans de Margaret. Deux ans après, en 1854, elle était sa femme, et Fergus Mac-Gaway l'emmenait au Fern-Cottage. Puis, quand le printemps vint faire reflourir les bruyères, Ellen dormait dans son petit berceau.

Fergus Mac-Gaway était un homme intelligent, droit et ferme. Il aimait beaucoup la mer et la pêche, et souvent sa petite barque blanche courait entre les îles de l'Océan. Les pêcheurs de Dumborough l'avaient élu chef de leur corporation, et il vivait heureux au milieu d'eux, quand, un jour, un jour d'orage, un navire en perdition fut signalé sur les rochers qui font face à Dumborough. N'écouant que son courage et son devoir de chef l'entraînant au secours du navire, Fergus partit. La tempête était horrible. Quand elle s'apaisa, presque toutes les barques étaient rentrées au port ; mais la marée montante ne rendit à mistress Mac-Gaway qu'une épave du bateau de son mari. Il était mort victime de son dévouement, mort en chrétien. Ce fut la seule consolation qui soutint la pauvre veuve au milieu de sa douleur, et aussi les caresses d'Ellen qui n'avait que treize ans. Pour elle, pour cette enfant si chère, mistress Mac-Gaway eut la force de se rattacher à la vie ; elle eut la joie de la voir devenir bonne, douce, pieuse et jolie comme elle l'avait été. Elle resta au Fern-Cottage, vivant de ses souvenirs, s'enfermant chez elle, et n'en sortant que pour aller à l'église ou visiter les

pauvres. Les jours s'écoulaient ainsi les uns après les autres, tous remplis de calme et de paix, et les pêcheurs de Dumborough entouraient d'une affection respectueuse la veuve de Fergus Mac-Gaway, la nièce d'O'Connell et la descendante des anciens chefs du clan.

Aussi, dès que Glenford eut été au village, comme le lui avait dit le curé, pour faire préparer ce qui était nécessaire à l'enterrement, l'émotion fut grande à Dumborough. Les pêcheurs en causèrent en allant à leurs barques, ils sentirent la perte qu'ils venaient de faire, et, dans ces braves cœurs, un regret passa. Quant à leurs femmes, qui étaient habituées à voir mistress Mac-Gaway venir s'asseoir dans leurs cabanes, causer avec elles, leur donner de bons conseils et quelquefois un vêtement ou quelques menus objets dont elles avaient besoin, la nouvelle apportée par Glenford, les fit pleurer ; puis elles pensèrent à cette jolie Ellen qui faisait jouer leurs petits enfants, et on la plaignit du fond du cœur. Enfin, après le dîner de midi, les mères appelèrent leurs enfants, elles attachèrent leurs bonnets de dentelle et prirent le chemin de la montagne, le rosaire à la main.

Elles venaient rendre à mistress Mac-Gaway l'honneur qu'on fait aux morts à la campagne, celui de prier auprès d'eux. Elles ne s'étaient point entendues pour cela, c'était leur cœur qui les poussait au Fern-Cottage, la vénération aussi dont on entourait la morte qui était regardée comme une sainte. Et ces femmes simples, accomplissant ce qu'elles croyaient être un devoir, faisaient preuve, sans le savoir, d'une délicatesse de sentiments qui ne se rencontre ordinairement que dans ceux que l'éducation a façonnés.

On avait apporté dans le salon le corps de mistress Mac-Gaway, car la vieille Betsy se doutait bien qu'on viendrait en grand nombre, et elle ne voulait pas qu'on encombrât la maison de bruit et de mouvement en montant et descendant sans cesse l'escalier de bois.

Tout autour du lit de la morte, Ellen avait mis des guirlandes de bruyère rose et des bouquets de fougère. Mistress Mac-Gaway, la tête appuyée sur un oreiller, semblait dormir doucement. Son visage avait pris cette pâleur de cire qui aménise et adoucit les traits ; ses yeux étaient fermés ; sur son front, on avait posé une couronne de reines-des-prés blanches et embaumées, ses mains étaient croisées sur sa poitrine, et un chapelet était roulé entre ses doigts. Enfin, par un sentiment de piété filiale, Ellen avait mis sur le cœur de mistress Mac-Gaway une miniature de son père, ne vou-

lant pas séparer sur ce lit de mort ceux qui s'étaient tant aimés pendant la vie.

A droite de l'appartement, devant la cheminée, il y avait deux prie-Dieu, sur lesquels étaient agenouillés le curé de Dumborough, et Ellen dans sa longue robe noire, les yeux gonflés de larmes.

Les femmes des pêcheurs arrivèrent les unes après les autres; elles s'approchaient de la morte, baisaient le christ qu'elle tenait dans ses mains, et le faisaient embrasser à leurs petits enfants; puis elles priaient un instant, jetaient un regard de compassion vers Ellen, et sortaient en pleurant. La salle était sans cesse pleine; on l'avait laissée dans le demi-jour, et le silence qui régnait partout n'était troublé que par le cliquetis des chapelets et les pas étouffés de ceux qui allaient et venaient.

Enfin le jour baissa. Ellen était, assise dans un fauteuil, incapable de surmonter davantage la fatigue qui l'accablait; l'émotion l'avait rendue pâle, quand tout à coup Betsy, qui était près de la porte, fit un mouvement: elle entendait des pas d'hommes qui s'approchaient. C'étaient les pêcheurs de Dumborough qui venaient rendre hommage à la mémoire de mistress Mac-Gaway. Leur chef était à leur tête: c'était un grand vieillard aux cheveux blancs, longs et frisés; il était encore droit et vert, et portait vaillamment ses soixante-dix-huit ans. Dans son œil vif se confondaient beaucoup de malice et beaucoup de bonté, et, en ce moment-là, une ombre de chagrin. Il marchait devant les pêcheurs, qui tous, chapeau bas, le suivaient en silence. Ils étaient nombreux, tous grands et forts, et se serraient en groupe sans distinction d'âge, les jeunes gens à côté des vieillards.

Quand ils entrèrent dans la salle, elle retentit du bruit de leurs gros souliers ferrés; puis, le vieux chef, s'approchant du lit où reposait la morte, s'adressa à Ellen:

“ Miss Ellen, dit-il, dans son langage original de pêcheur irlandais, le courlis a chanté hier au soir, c'était mauvais signe. . . . Il avait suivi votre père il y a six ans, quand il est allé sauver la *Britannia*; les pêcheurs de Dumborough s'en sont souvenus, et, ce soir, à la rentrée au port, ils sont venus me dire: *Il faut coudre la voile!* Alors j'ai été le premier dans ma barque couper un morceau de toile, les amis m'ont imité, nous les avons cousus, et les voilà, miss Ellen, car, par saint Patrick! nous ne voulons pas laisser mourir la veuve de Fergus Mac-Gaway et la nièce de Daniel O'Connell sans lui faire cet honneur.”

Et le vieillard, se retournant, fit signe à deux hommes de s'approcher. Ils apportèrent au pied du lit une voile blanche faite avec des morceaux de toile de toutes les barques de Dumborough, et qui était destinée à envelopper le cercueil. Elle était montée sur un mât de sapin, garnie de ses cordages. Les deux pêcheurs la déroulèrent et la fixèrent au pied du lit.

Chacun d'eux s'avança à son tour, prit le rameau de buis avec lequel on jetait de l'eau bénite sur le corps de mistress Mac-Gaway, fit une génuflexion et se releva son chapeau à la main. Ellen, profondément émue et reconnaissante, tendit à tous ses doigts blancs et effilés qu'ils serrèrent dans leurs grosses mains.

Puis leurs pas s'éloignèrent, tout rentra dans le calme, et le curé enfin se leva pour partir.

Quand Ellen se réveilla le lendemain matin, elle eut peine à rappeler ses souvenirs. Tout à coup la pensée qu'elle était seule au monde et que sa mère était morte, lui apparut si douloureuse, si poignante, que la pauvre enfant se cacha le visage dans ses mains :

“ Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle, soutenez-moi ! . . . ”

Elle s'habilla à la hâte et descendit. Elle voulait revoir sa mère, embrasser une dernière fois ses mains glacées ; mais Ellen ne trouva plus en bas que le chapelet et le christ de sa mère et le portrait de son père que Betsy lui avait gardés. Autour du cercueil était attachée la voile des pêcheurs. Ellen s'agenouilla ; puis, dix heures sonnant, elle suivit le curé de Dumborough qui arrivait au Fern-Cottage, et le cortège fut bientôt rendu à l'église.

Au milieu de la nef, rangés sur les deux côtés, se tenaient les pêcheurs : ils étaient tous, là, à genoux, leurs gros chapelets de bois à la main, leur chef à leur tête, et, quand le moment du *Dies iræ* arriva, il s'éleva dans l'église un grand bruit : debout, la tête haute, ils chantaient à pleine poitrine et la voûte du sanctuaire frémissait sous leurs voix. Ellen, en les entendant, s'était sentie frissonner ; inclinée sur son prie-Dieu, elle cachait son visage dans ses deux mains et des larmes glissaient entre ses doigts.

Enfin la cérémonie se termina. Ellen prit les devants du cortège, elle marchait seule, abîmée dans son chagrin ; sa taille un peu longue se dressait derrière le cercueil ; ensuite venait la corporation des pêcheurs et les femmes. Le vieux chef avait mis sa vareuse des grands jours, une vareuse qui n'avait ni trous ni taches, et, dans ses deux mains un peu tremblantes, il tenait la bannière de la corporation. Elle était d'étoffe rouge frangée d'or ; tout autour cou-

rait une guirlande de cette espèce de houblon sauvage qui est la fleur nationale d'Irlande et qu'on appelle *shamrock*. Au bas de la bannière était la devise des pêcheurs de la côte : "*Erin mavournen, Érin go bragh!* Irlande, ma bien-aimée, Irlande pour toujours !" Enfin, dans le milieu, brillait l'image de saint Patrick avec un bateau sous les pieds et une rame à la main.

Le cortège funèbre passa par un sentier dans les montagnes pour se rendre au cimetière ; il tourna les flancs d'un des sommets qui entourent le Currau-Tual, et enfin il arriva à un petit cimetière bordé de sapins qui s'allongeait sur la colline.

Quand le corps de mistress Mac-Gaway eut été déposé dans le tombeau creusé pour elle, le curé fit un petit discours en l'honneur de ses vertus, de la famille dont elle descendait, des grands souvenirs qui avaient rempli son existence, puis le dernier lambeau de la voile d'honneur disparut sous la terre, et les pêcheurs, ayant accompli tous leurs devoirs, se dispersèrent dans la montagne.

Ellen resta seule : ce fut le premier moment où elle sentit son isolement avec une réalité plus effrayante ; depuis que sa mère avait rendu le dernier soupir, elle avait toujours été entourée, aidée, consolée dans sa douleur. Maintenant elle était bien seule, toute seule, au milieu du vaste monde, avec cette effrayante perspective qu'elle ne savait ce qu'elle allait devenir. Son courage l'abandonnait, elle se sentait des frissons causés par une extrême fatigue, elle s'acrocha à la croix du tombeau et appuya son front brûlant contre le marbre ; ses forces l'abandonnaient.

Mais, tout à coup, une voix douce et bien connue se fit entendre à côté d'elle :

— Allons, ma pauvre enfant, du courage, Dieu vous aidera."

C'était le bon prêtre, qui, se doutant bien qu'Ellen resterait seule, était venu la chercher.

"Venez, reprit-il, il faut rentrer chez vous, miss Ellen, il faut vous reposer :

— "Ah ! monsieur le curé, dit la jeune fille en se levant avec effort, que je suis malheureuse !"

Le vieillard la regarda un instant ; il la vit si jeune, si pâle, si défaite par la souffrance, qu'il en fut effrayé. Mais cachant cette impression pénible :

"Dieu est toujours près de nous dans les moments critiques, il faut l'appeler à votre secours," dit-il.

Ellen se remettait peu à peu ; quelques instants se passèrent en silence, enfin, redevenue calme, elle demanda conseil au pasteur :

“Que vais-je devenir, monsieur le curé, que puis-je faire ? Toute seule...”

—Ne vous inquiétez pas, miss Ellen, vous vivrez au Fern-Cottage, et mes paroissiens vous aimeront comme il aimait votre mère.

—Mais, dit la jeune fille, ma mère n'était pas riche, nous avons à peine de quoi vivre, et puis je ne peux pas rester toujours innocupée.

—Ne vous troublez pas de tout cela, mon enfant, nous vous aidons à vivre, et vous trouverez bien de quoi employer votre temps au Fern-Cottage.”

Ils marchaient maintenant dans le sentier que le curé de Dumbo-rough avait suivi pour revenir chez lui après la tempête. Le grand jour y jetait sa lumière à profusion ; les touffes de bruyère rose poussaient leur racines emmêlées jusque sous les pieds du prêtre et d'Ellen, et tâchaient d'élever leurs petites fleurs roses à la hauteur des reines-des-prés qui s'élançaient à côté d'elles ; ou bien les clochettes lilas, qu'en France on appelle raiponces, pâlissaient au soleil, et quelquefois, dans une ondulation de ce terrain mouvementé, un petit ruisseau, qui s'étendait en marais sur quelques mètres de largeur, s'enfuyait sous les joncs de la montagne, tandis que de gros cailloux couverts de lichens permettaient de le franchir.

Ellen avait peine à marcher : elle était brisée de fatigue ; le curé s'en apercevait et ralentissait le pas de plus en plus.

“Ayez confiance, mon enfant, lui disait-il. Dieu ne nous frappe que pour nous éprouver ; si nous sommes fidèles, nous recevrons notre récompense.

—Ah ! répondait Ellen avec un regard navré, la récompense ne sera qu'au ciel, monsieur le curé.

—Vous vous trompez, mon enfant : la jeunesse, lorsqu'elle est frappée au cœur, perd subitement toute espérance ; mais vous verrez qu'il y a encore des heures de joie sur la terre, quand ce ne serait que le bonheur d'avoir fait son devoir.”

Ellen secoua la tête : elle se refusait à l'espérance, tout lui paraissait désolé. Sa nature énergique, qui ne tenait jamais compte des obstacles quand elle voyait le chemin tracé devant elle, éprouvait en ce moment la profonde angoisse de l'indécision.

“Oh ! monsieur le curé, dit-elle, qui m'indiquera mon devoir ?

—Dieu, sans doute, miss Ellen.”

Ils arrivaient au Fern-Cottage.

La jeune fille ouvrit la porte : elle laissa passer le vieux curé puis, désirant causer avec lui plus longuement, elle voulut le faire entrer au salon.

“ Bien volontiers, mon enfant,” dit le prêtre.

Ellen avait la main sur le bouton de la porte, elle le fit tourner, et soudain eut un tressaillement et un léger cri de surprise.

Un homme, ou plutôt un géant était assis dans un fauteuil près de la cheminée : ses épaules colossales, la largeur de son corps le remplissaient tout entier. Il allongeait sur le tapis deux jambes immenses, et sa tête surmontait le dossier comme une énorme boule. Il avait les cheveux d'un jaune roux aux reflets fauves comme la peau d'un tigre ; ses yeux bleus étaient perdus entre un large front et un nez de sphinx égyptien ; une moustache rousse se confondait avec une barbe de la même couleur, et, quand il parla, on vit de grandes dents blanches briller sous ses lèvres. Il portait dans toute son intégrité le costume des gentilshommes écossais en voyage : veste et gilet d'un gris mélangé, pantalon pareil et court, de gros bas de laine grise retournés sur eux-mêmes au-dessous du genou, et, dans la jambe droite, un poignard à riche monture, des souliers vernis à boucles d'argent, une casquette de toile blanche et une énorme canne. Du reste, le géant n'avait pas l'air terrible : la nature s'était épuisée à produire son grand corps et n'avait laissé aucune expression sur cette statue vivante. Quand Ellen rentra, il se leva tout droit, et la jeune fille fit le mouvement instinctif de regarder au plafond pour trouver son regard. Puis elle baissa les yeux.

“ Miss Ellen Mac-Gaway ? dit le géant avec un grand calme.

— C'est moi, monsieur,” dit la jeune fille.

L'inconnu s'inclina, et il était difficile de deviner si c'était du plaisir, de l'admiration ou de l'étonnement qu'il y avait dans ses yeux.

“ Je suis votre oncle, un cousin éloigné de votre père, sir Glengarry.”

Ce fut au tour d'Ellen à saluer. En ce moment le curé, que le géant n'avait pas vu, s'avança et dit :

“ La pauvre enfant est bien malheureuse.”

Sir Glengarry ne répondit pas.

Pendant ce temps, Ellen se rappelait que sa mère lui avait quelquefois parlé d'une branche de la famille de son père qui avait été faire fortune à Londres et qui était protestante. Elle savait même

qu'autrefois cet oncle et son père avaient eu des démêlés à ce sujet ; depuis, elle n'en avait jamais entendu parler. Mais tous ces souvenirs qui lui revenaient maintenant à la mémoire n'étaient pas faits pour la rassurer ; néanmoins elle fit quelques pas en avant.

“ Miss Ellen, continua le géant avec une grosse voix, j'ai appris votre malheur : j'habite en Écosse, je suis votre seul parent et j'arrive il y a une heure. Je vous attendais. Vous êtes mineure, la loi m'a fait votre tuteur, j'en remplirai les charges jusqu'à votre majorité, je suis venu vous chercher. . . ”

A ce dernier mot, Ellen, qui restait debout devant son oncle, releva la tête, et son regard profond s'attacha sur le colosse, qu'elle avait devant elle, avec tant d'étonnement et de chagrin, que sir Glengarry éprouva le besoin de lui répéter.

“ Je suis venu vous chercher. ”

Pourtant Ellen avait bien compris, son cœur se brisait une seconde fois. Elle voulut parler, la voix lui manqua ; mais bientôt dominant son trouble par un effort énergique, elle balbutia :

“ Je vous remercie, mon oncle, j'étais seule ici . . . je ne savais que faire. . . ”

Sir Glengarry la regarda froidement.

“ Je pense qu'il faudra quelques heures pour mettre dans une malle ce qui vous est nécessaire. Les domestiques resteront ici. J'ai déjà réglé ce premier point. ”

Il tira sa montre :

“ Il est deux heures, soyez prête à cinq, quand je reviendrai. ”

Puis, saisissant son chapeau et sa canne, il sortit sans attendre la réponse d'Ellen.

Quand il fut dehors, il poussa un grand soupir, comme s'il venait de livrer une bataille. Il tira de sa poche un étui à cigares en maroquin rouge, portant ses chiffres en lettres d'or, prit dedans un long cigare des Indes blond et parfumé, et l'alluma tranquillement. Enfin, il descendit à grandes enjambées le perron du Fern-Cottage et disparut bientôt dans le tournant du sentier.

Quant à Ellen, elle était restée atterrée. Il lui fallait donc déjà quitter le tombeau de sa mère, le pays qu'elle habitait, sa patrie tout entière, et cela pour aller vivre avec un homme qui ne partageait pas ses croyances religieuses ; son âme irlandaise, par conséquent catholique et fière, souffrirait une constante oppression. Comme la résignation lui était difficile !

Elle fondit en larmes et se jeta dans le vieux fauteuil d'O'Connell. Le curé s'approcha d'elle : il devina son chagrin.

"Ma pauvre enfant !" dit-il simplement.

Sa pitié calma Ellen. Elle essuya ses larmes, et le regardant en face :

"Oh ! monsieur le curé, comme je m'attendais peu à ce nouveau malheur ! Quitter la maison où je suis née pour aller vivre en pays hérétique !

—Vous demandiez votre devoir tout à l'heure, miss Ellen : le voilà ! Il est rude, c'est vrai, il est dur à accepter ; mais ma chère fille, vous aurez peut-être du bien à faire là-bas.

—Oh ! j'irai, monsieur le curé, seulement . . . je souffre . . .

—Rappelez-vous, mon enfant, que les fruits qui mûrissent de bonne heure sont les plus doux à cueillir, et d'ailleurs, quand vous vous sentirez faible, appelez la sainte Vierge à votre secours.

—La sainte Vierge ! répéta Ellen, comme un écho ; je vais dans un pays où on ne l'honore pas.

—L'asile qu'elle trouvera dans votre cœur ne lui en sera que plus cher, miss Ellen : elle vous protégera ; restez ferme dans votre foi, mon enfant.

—Je vous le promets," murmura Ellen.

Le prêtre se leva pour sortir.

"Adieu ma chère enfant ; je prierai pour vous, le tombeau de votre mère sera bien soigné.

—Oh ! merci, monsieur le curé, adieu, ne m'oubliez pas !"

Et la porte du Fern-Cottage se referma derrière le vieux prêtre.

CHAPITRE III

A cinq heures sonnant, Ellen entendit un pas lourd et régulier sur les marches du perron. La jeune fille avait rempli une malle de ses objets de toilette, de quelques bijoux de famille, de plusieurs souvenirs d'O'Connell que sa mère avait gardés, entre autres une petite croix d'argent qu'il avait portée à sa chaîne de montre ; puis elle avait jeté un long manteau noir sur sa robe de deuil, et elle était descendue au salon pour attendre son oncle.

Quand sir Glengarry entra, Ellen disait adieu à ses vieux domestiques ; les larmes lui venaient aux yeux : comme elle allait être étrangère dans cette Écosse où personne ne la connaissait !

L'entrée du géant fit trembler les pauvres vieux ; Ellen leur tendit la main à tous les deux pour les rassurer ; Betsy, ne pouvant plus se contenir, pleurait à chaudes larmes.

“ Êtes-vous prête, miss Ellen ? dit sir Glengarry.

— Oui, monsieur . . . oui, mon oncle, répondit la jeune fille.

— Venez alors, les chevaux nous attendent.”

Puis, se tournant vers les deux vieux :

“ Vos gages ont-ils été payés ? dit-il.

— Nous ne voulons pas d'argent, dit Glenford en relevant la tête, nous avons servi mistress Mac-Gaway . . . ”

Sir Glengarry l'interrompit :

“ Allons donc ! Tout service doit être payé.”

Il tira de son porte-monnaie cinq ou six livres sterling qu'il voulut mettre dans la main de Glenford ; mais le vieux pêcheur, moitié par fierté, moitié par frayeur, retira son bras.

“ Vous ne voulez pas ? A votre aise ! ” dit sir Glengarry.

Et il jeta les pièces d'or sur la table.

Puis il s'empara du sac qu'Ellen tenait à la main et lui fit signe de passer devant lui. La jeune fille lança un dernier regard d'adieu à sa fidèle Betsy et disparut cachée par la large carrure de l'Écosais.

Une voiture, que celui-ci avait retenue la veille à Kedmure, les attendait à la porte du jardin. Elle monta la première, son oncle s'installa à ses côtés ; puis la jeune fille regarda tout autour d'elle, ce charmant Fern-Cottage, les montagnes, le village qu'elle quittait peut-être pour toujours, et, baissant sur son visage son voile de crêpe, elle lutta contre la douleur qui l'envahissait.

Quand la voiture passa à travers Dumborough, les pêcheurs furent extrêmement surpris de voir un homme qu'ils ne connaissaient pas emmener leur chère Ellen. Ils se demandèrent où elle allait ; mais, en voyant la malle qui était attachée à la calèche, ils pensèrent bien que la jeune fille ne reviendrait pas de sitôt et manifestèrent à haute voix leurs regrets et leur mécontentement.

Un instant après, Ellen et son oncle avaient dépassé le village et on ne voyait plus que le clocher qui s'élevait au-dessus des toits de chaume.

(A suivre.)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

A travers l'Espagne.—*Lettres de Voyage, par A. B. ROUTHIER.*

Nous n'avons pas avec l'Espagne les relations politiques, littéraires ou religieuses qui nous unissent si intimement à la vie sociale de quelques pays de l'Europe, tels que l'Angleterre, la France et l'Italie ; aussi le mouvement des esprits dans la péninsule ibérique n'exerce-t-il en Canada aucune influence notable et n'y est-il que peu connu. Nous n'en sommes pas, il est vrai, aux premiers rudiments des connaissances qui ont pour objet la géographie, l'histoire ou les arts de l'Espagne, mais au-delà de ces données générales que fournit l'*Almanach des touristes* ou le *Guide du Voyageur*, nous confessons humblement que nos souvenirs ont besoin d'être réveillés de temps à autre. M. Routhier vient de leur rendre ce bon office. Nous acceptons avec reconnaissance qu'il nous conduise par la main dans sa course rapide à travers ce pays classique de la foi militante, de l'honneur et de la fierté ; nous aimons à visiter avec lui palais et cathédrales, à contempler les beautés de la nature et de l'art et surtout à feuilleter les pages d'une littérature dont rien n'égalait la verve ni la douceur.

Ce livre n'est pas tout de première édition, plusieurs chapitres ont déjà paru dans la *Minerve*, sous forme de correspondances et ont subi, avec des succès variés, l'épreuve de la critique. Ces lettres, nous dit l'auteur, ont été "revues, corrigées et considérablement augmentées ;" c'est ce qui en fait supporter aisément une seconde lecture, bonheur dont jouissent rarement des souvenirs et impressions de voyage où le genre descriptif domine tous les autres. En effet, quelque vives que soient ces descriptions, elles ne nous donnent jamais des choses une idée assez exacte pour nous inspirer un véritable intérêt ; et, à vrai dire, la première partie du voyage à travers l'Espagne, bien qu'agrémentée d'anecdotes et d'aventures, n'échappe pas tout à fait aux inconvénients de la de la peinture à l'encre de Chine. Je dois pourtant faire une exception honorable pour le devis de Gibraltar, et, si l'espace me le permettait, je citerais en entier, moins une phrase, cette belle et brillante description. Mais passons à ce qui fait, selon nous, le principal mérite de cet ouvrage, je veux parler de cette revue historique de la littérature espagnole, que M. Routhier conduit de l'antique romancero jusqu'au roman contemporain, cueillant partout dans l'histoire, la fable, la légende, le drame, le conte et la chanson, des fleurs de la plus belle venue. Cette littérature mériterait d'être mieux cultivée dans notre pays ; nous oublions trop que l'originalité espagnole a servi de canevas à nos grands maîtres du dix-septième siècle. Si les extraits abondants que nous lisons dans les *Lettres de voyage* avaient pour résultat de nous porter à faire plus ample connaissance avec les poètes et prosateurs de la Péninsule, ce livre aurait rendu un service éminent aux lettres canadiennes. C'est un succès que nous lui souhaitons.

Il est cependant un côté du génie espagnol qui semble avoir échappé au regard de l'éminent voyageur : c'est la passion pour les hautes et fortes études spéculatives. Si l'Espagne peut réclamer en quelque genre une supériorité incontestable, c'est bien dans la théologie. L'Espagne est un pays théologique, c'est le pays des grandes universités et des célèbres disputes. Prendre à tâche de recomposer le caractère national de ce peuple et ne parler point de sa vie universitaire, n'est-ce pas omettre le principal facteur ? Nous aurions aimé au moins une mention de ces foyers de science qui ont jeté sur le monde entier un si vif éclat.